LA PAROLE FRANÇAISE

LA PAROLE FRANÇAISE.

PAR

LAMBERT SAUVEUR

ET

ALPHONSE N. VAN DAELL.

FIT FABRICANDO FABER.



PHILADELPHIA: JOHN WANAMAKER. BOSTON: CARL SCHŒNHOF.
1883.

PHILADELPHIA:
PRESS OF WM. F. FELL & Co.,
Printers and Electrotypers,
1220-1224 Sansom St.

PRÉFACE.

Est-il possible qu'il faille un autre livre que les *Causeries* pour apprendre aux jeunes Américains à parler et à écrire le français? Je ne le pensais pas. Cependant, au milieu du concert de louanges que m'ont valu mes livres, il m'est arrivé d'entendre une voix discordante qui disait:—Vos *Causeries avec mes Élèves*, et même vos *Petites Causeries*, s'adressent à des élèves plus instruits que les nôtres, et mieux renseignés qu'on ne l'est dans les écoles sur la littérature des Grecs et des Romains, sur la philosophie de Socrate, de Montaigne ou de Pascal, et sur la critique des grands livres. Quand le journal le plus capable de ce pays, *The New York Nation*, a écrit sur le premier de vos livres un article si flatteur pour vous, il a justement fait remarquer qu'il fallait pour l'enseigner des professeurs d'élite. "It must be said, also, that for its successful use, the book requires a teacher of a different class from the ordinary teacher of French. It gives the heads for a series of spirited conversations; but they

are to be conversations between eager and curious pupils and a cultivated master, who is able to give to their questions answers which shall instruct and satisfy the mind, as well as meet grammatical requirements. It is only here and there that we find the teacher of French, who, like Dr. Sauveur, can make his exercises a *conférence* on the masterpieces of poetry and the drama. For this reason we are less confident than Dr. Sauveur, as to the immediate practicability of the revolution which his enthusiasm foresees in the method of learning modern languages, though not less persuaded of its desirableness." Ce journal aurait pu ajouter qu'il fallait aussi des élèves d'élite pour l'étude des *Causeries*.

Je n'ai jamais trouvé juste cette critique, et je dis encore qu'elle est mauvaise. Ma propre expérience et celle des autres prouvent tous les jours qu'il n'est pas impossible, qu'il n'est pas difficile même de s'entretenir avec les classes de toutes les questions que posent les *Causeries*. Sait-on le français du reste, quand on n'est pas capable de parler en français de la littérature française, de l'histoire française, de la critique française, de la philosophie française, et de communiquer dans cette langue étrangère les

pensées et ses sentiments aussi bien que dans la sienne propre?

C'est donc à mon corps défendant, pour ainsi dire, et afin de complaire à un ami qui me rend de grands services au collège des Langues, et qui est maître dans notre méthode, M. le professeur A. N. van Daell que, j'ai écrit avec lui le nouveau livre que nous adressons aujourd'hui aux écoles.

Puisqu'on l'*a* voulu, *La Parole française* se gardera donc d'entrer dans la littérature, et causera uniquement des choses qui sont du commerce de la vie ordinaire- modestement et très simplement, je me dis pas *niaisement*, comme le font certains livres récemment parus. Le professeur qui écrit n'a pas le droit de manquer de respect pour l'intelligence et le bon sens des élèves, il n'a pas le droit de présenter au public l'image d'une classe vulgaire et vaniteuse, ni non plus d'oublier que sa haute mission est d'*éduquer* c'est à dire, d'élever l'esprit et le cœur de ceux qui le lisent.

Dans *La Parole Française*, nous arrêtons souvent nos élèves pour corriger leur prononciation, et nous le faisons surtout au commencement du livre. C'est dès le premier jour, dès le premier mot, que le professeur doit apprendre

à sa classe à bien prononcer la nouvelle langue, principalement ses voyelles, qui sont nombreuses, inconnues aux Anglais pour la plupart et si claires, si sonores, si belles dans la bouche des Français. On ne parle pas la langue de la France quand on la prononce barbarement et obscurément, puisque c'est la plus claire et la plus harmonieuse des langues.

Quelles sont les personnes qui doivent employer ce nouveau livre? Celles-là qui s'intérressent peu à la littérature et qui étudient le français pour le parler seulement dans la société de tout le monde, pour voyager en France et en Europe, pour aller causer à Paris de ce dont on s'entretient communément tous les jours, là comme ici, comme partout. Le livre peut servir aussi aux élèves qui étudient les *Petites Causeries* ou les *Causeries aux mes Élèves:* il ajoutera à leur vocabulaire un autre vocabulaire non moins riche que le premier et presque indispensable.

L. SAUVEUR.

Amherst, juillet, 1883.



LA PAROLE FRANÇAISE.

I.

PREMIÈRE LEÇON.

1. Je suis assis. Je me lève. Je suis debout. Je marche. Je m'arrête. Je m'assieds. Voilà la chaise. Je suis assis sur la chaise. Je me lève. Soyez attentifs. Je gesticule. Je montre le plancher. Voilà le plancher. Je suis debout sur le plancher. Je m'assieds sur la chaise.

Regardez. Je montre la table. Voilà la table, voilà le livre, voilà la main, voilà le doigt. Je mets le livre sur la table. Je mets la main sur le livre.

Voilà un doigt, deux doigts. Soyez attentive, madame. Je compte les mains: une main, deux mains. Je compte les doigts: un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. Je compte dix doigts. J'ai dix doigts et deux mains. Vous avez dix doigts et deux mains. Monsieur a dix doigts et deux mains.

2. Monsieur, imitez-moi. Imitez mon action. Je me lève. Levez-vous. C'est bien, vous vous

levez. Asseyez-vous. Vous vous asseyez, et je m'assieds. Imitez mon action et ma prononciation. Levez-vous, et prononcez *je me lève.* Prononcez la voyelle *e*, la voyelle *è*. Prononcez *e*, *je; e*, *me; è*, *lève.* Madame, mademoiselle, monsieur, toute la classe, prononcez *je me lève.*

Madame, levez-vous et prononcez *je me lève.* —*Je me lève.*—C'est bien. Vous êtes debout. Je suis debout. Êtes-vous debout? Répondez. Prononcez *je suis debout.*—*Je suis debout.*— Prononcez *e*, *ui*, *ou; ui*, *suis*, *ou*, *bout*, *debout.*

Toute la classe, levez-vous.—*Je me lève.*— *Êtes-vous debout?*—*Je suis debout.*—Oui, vous êtes debout. Suis-je debout?—*Vous êtes debout.* —Sur la table?—*Non.*—Suis-je sur le plancher? —*Oui, monsieur, vous êtes debout sur le plancher.*—C'est vrai ; je suis debout sur le plancher, vous êtes debout sur le plancher, Mademoiselle est debout sur le plancher; Madame aussi, Mademoiselle aussi. Voilà une longue phrase, n' est ce pas?—*Oui.*—Toute la classe, répétez la longue phrase.

Asseyez-vous.—Je m 'assieds.—Prononcez *a*, *ma*, *é*, *ié*, *sieds.* La consonne *d* est muette ; *s* finale est aussi muette. Prononcez *sié.*

3. Monsieur, levez-vous. Marchez. Arrêtez-vous et parlez.—*Je m' arrête.*—Montrez le plan-

cher.—*Voilà le plancher.*—Prononcez *oi*, *an*, *er*, *a*, *ni*, *on*, *i*, *è*, *ch*, *v*, *pl; oi*, *voi; an*, *plan; ch*, *er*, *cher*, *plancher.*

Marchez sur le plancher.—*Je marche sur le plancher.*—Prononcez *marche*, *m*, *ar*, *r*, *a; r*, *r*, *r*, *a*, *a*, *ra*, *ar*, *arche*, *marche.* Prononcez *abracadabra.*

Madame, montrez la table.—*Voilà la table.*—Je mets la main sur la table. Mettez la main sur la table.—*Je mets la main sur la table.*—Montrez un doigt. Montrez la chaise, un livre, une main, deux mains.

Toute la classe, comptez les doigts avec moi. —*Un*, *deux*, etc.—Combien de doigts avez-vous, monsieur?—*J'ai dix doigts.*—Adieu, mesdames et messieurs. La leçon est terminée.—*Adieu, monsieur.*

II.

LA PRONONCIATION.

1. Je me lève. Voilà une main. Voilà la main droite. Voilà la main gauche. Je ferme la main droite. Voilà un poing. Je frappe la table du poing. Je frappe une fois, deux fois, trois fois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix,

onze, douze, treize, quatorze, quinze fois. J'ouvre la main. Voilà l' index, le doigt du milieu, le doigt annulaire, le petit doigt, le pouce. Je lève la main et l' index, et je touche le front. Voilà la bouche. J'ouvre la bouche bravement, et je prononce clairement et fortement *abracadabra*.

Monsieur, levez-vous et montrez la main droite.—*Je me lève et je montre la main droite.*—Fermez la main.—*Je ferme la main.*—Votre main est fermée. La porte aussi est fermée. Regardez la porte. Je montre la porte de l'index. Je regarde la porte et je vois la porte. Voyez-vous la porte?—*Je vois la porte.*—Marchez vers la porte, et frappez sur la porte une fois. Parlez.—*Je marche vers la porte, et je frappe sur la porte une fois.*—Ouvrez la porte.—*J'ouvre la porte.*—Marchez vers moi. Arrêtez-vous. Parlez sans cesse, monsieur. Montrez l'index. Fermez le doigt du milieu, le doigt annulaire et le petit doigt. Ouvrez l'index. Combien de doigts fermez-vous?—*Je ferme trois doigts.*—Montrez le front. Levez l'index et touchez le front.—*Je lève l'index et je touche le front.*—Prononcez *index*, *in*, *ex*, *dex*.

2. Mesdames et messieurs, soyez attentifs. Je prononce les voyelles françaises. Elles sont

nombreuses et difficiles à prononcer pour vous Américains. Ouvrez l'oreille. Voilà l'oreille. Ouvrez les deux oreilles, et écoutez attentivement. J'écoute. Écoutez-vous ?—*J'écoute.*—Employez le pluriel. Dites : nous écoutons—*Nous écoutons, monsieur.*—Écoutez, mesdames, la musique harmonieuse des voyelles françaises.—
A-Â-AN-ON-UN-IN-E-EN-É-È-I-U-ON-O-Ô

Toute la classe, prononcez avec moi ces quinze voyelles françaises * * * * * La prononciation est-elle harmonieuse ?—*Oui, monsieur.*—Non, non, mesdames. Vous prononcez horriblement, barbarement, atrocement. Recommençons. Imitez-moi.

La première voyelle est A bref, la seconde est Ā long. Prononcez A—A—Fortement.—A—Plus haut—A—Ouvrez la bouche.—A—Prononcez *abrakadabra.* Ecoutez et imitez-moi.

Abrakadabra
Abrakadabr
Abrakadab
Abrakada
Abrakad
Abraka
Abrak
Abra
Abr
Ab
A

Recommencez. C'est bien. Prononcez *âbrâkâdâbrâ*, *âbrâkâdâbr*, *âbrâkâdâb*, *âbrâkâdâ*.—Â—Ouvrez la bouche fortement, largement, très-largement.—Â.—C'est très bien. Vous ouvrez la bouche admirablement, et vous prononcez parfaitement âbrâkâdâbrâ. La seconde leçon est terminée. Au revoir, mesdames.

III.

PRÉPOSITIONS ET ADVERBES.

1. Je suis debout près de la table. Vous êtes assis sur une chaise; monsieur est assis près de la fenêtre. Je lève les yeux et la tête; je regarde en haut, et je vois le plafond. Je baisse les yeux et la tête; je regarde en bas et je vois le tapis. Le tapis est sur le plancher. Je marche sur le tapis. Voilà un autre tapis sur la table. La table est sous un tapis. Le plancher aussi est sous un tapis. Je tire la montre de la poche. Voilà la montre sur la main droite. Je ferme la main. La montre est dans la main. Je mets la montre dans la poche. Je regarde devant moi; je vois la table. Je m'assieds devant la table. Je ne vois pas la porte: elle est derrière moi. Je regarde à

droite, et je vois monsieur. Je regarde à gauche, et je vois George. Le pouce est près de l'index ; le doigt du milieu est entre l'index et le doigt annulaire. Madame est assise dans le fauteuil, entre George et mademoiselle.

George, levez-vous. Venez ici ! Marchez, approchez, venez. Prononcez ; *je viens.—Je viens, monsieur.*—Vous êtes près de moi, n'est ce pas ? —*Oui.*—Où êtes-vous, madame ?—*Je suis assise dans le fauteuil.*—Près de moi ?—*Non.*—Devant moi ou derrière moi ?—*Devant vous.*—Près de qui êtes-vous ?—*Près de mademoiselle.*—Où est George ?—*Il est près de vous.*—Devant moi ou derrière moi ?—*Non.*—Dites : ni devant vous ni derrière vous. Saisissez-vous le sens de mes paroles ? Comprenez-vous ?—*Oui.*—Dites : je comprends.—*Je comprends, monsieur.*—Où est George ?—*Il est à droite.*—C'est bien ; George est à ma droite. Mademoiselle est à votre gauche.

2. Venez, George avec moi près de la fenêtre. Asseyons-nous. George et moi, nous sommes assis près de la fenêtre. Où est la fenêtre mon ami, à ma droite ou à ma gauche ?

Est-elle ouverte ?—*Oui.*—Regardez dehors.—*Je regarde dehors.*—Levez la tête. Regardez en haut. Voilà le ciel, le vaste ciel, le ciel pur,

le ciel bleu. Salut beau ciel ! George, saluez le ciel !—*Salut beau ciel, ciel bleu, ciel pur, vaste ciel !*—Le ciel est au-dessus de nous, n'est ce pas ?—*Oui, au-dessus.*—Le contraire de au-dessus, c'est au-dessous.

Toute la classe, prononcez *au-dessus, au-dessous.* Prononcez bien. Distinguez les deux mots. Prononcez *u, ou, su, sou, e, de, dessus, dessous.* Prononcez ô, DE, SU, SOU, AU-DESSUS, AU-DESSOUS. Prononcez *ubrukudubru, oubroukoudoubrou, ôbrôkôdôbrô.*

Prononcez *sur, sans, dans, près, devant, derrière.* Prononcez *dehors, de, o, or.* Ne prononcez pas le lettre *h.* Dites : *de-or.*

Quel est le contraire de dehors ? Savez-vous quel est le contraire de dehors, George ?—*Non.*—Quel est-il, Madame ? Répondez. Dites : je ne sais pas. Quel est-il, mademoiselle ?—*C'est dans.*—Non ; *dans* est le contraire de *hors* ; *dans* et *hors* sont deux prépositions, *dehors* est un adverbe. Le contraire de *dehors* est *dedans. À l'intérieur* est synonyme de *dedans ; à l'extérieur* est synonyme de *dehors.* Comprenez-vous George ?—*Je comprends.*—Regardez dehors, en haut. Que voyez-vous ?—*Je vois le vaste ciel.*—Regardez dedans, devant vous, à droite et à gauche. Que voyez-

vous ?—*Je vois toute la classe.*—La classe est dans la salle de classe. Comprenez vous ? —*Oui.*—Où est la table ?—*Elle est dans la salle de classe.*—Oui, au milieu de la salle. Regardez dehors, à droite là, ce point-là. Fixez. Vous fermez les yeux. Pourquoi ne regardez-vous pas ce point brillant ?—*Impossible.*—C'est le soleil. Impossible de fixer le soleil n'est-ce pas ?—*Oui.*—Pourquoi ? dites ; parce qu'il est trop brillant. Est-il près de nous, ou loin de nous ?—*Il est loin de nous.*—Très loin ?—*Oui.* —Est-il dans la salle ou hors de la salle ?—*Il est hors de la salle.*

3. Prononcez *soleil*, *ciel*, *brillant*, *loin*. Prononcez *se*, *o*, *le*, *è-ye*, *so-le-ye*. Prononcez soleil en deux syllabes : *so-leye*. Prononcez *si-el*. Ciel a une syllabe. Dites : *siel*. Prononcez *be*, *re*, *ri*, *bri*, *an*, *ian* ; *brillant* a deux syllabes : *bri-ian*. Prononcez *loin*, *lo-in* en une syllabe.

Prononcez les lettres de l'alphabet français : A, B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, X, Y, Z.

Prononcez *a*, *be*, *ke*, *de*, *e*, *fe*, *gue*, etc., et non a, bé, cé, dé, etc.,

Comptons les lettres : une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-

neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq.

Prononcez *un*, *deu*, *troî*, *katr'*, *sink*, *sis*, *sèt*, *uit'*, *neuf'*, *dîs*, *onze*, *douze*, *trèze*, *katorze*, *kinze*, *sèze*, *dî-sèt*, *diz-uit'*, *diz-neuf'*, *vin*, *vin-té-un*, *vint'-deu*, *vint'-troî*, *vint'-katr'*, *vint'-sink'*.

Combien de lettres y a-t-il dans l'alphabet français ?—*Il y a vingt-cinq lettres.*—Quelle est la première ?—*C'est* A.—La seconde ? la troisième ? la quatrième ? la cinquième ? George, quelle est la douzième ?—*C'est* É.—Quelle est la vingtième ? La vingt et unième ?—*La vingt et unième est* U.—La troisième leçon est terminée. —Adieu.

IV.

CONJUGAISON ET PRONONCIATION.

1. Je suis votre professeur, monsieur. Vous êtes mon élève. Madame est aussi mon élève. Tu étudies le français, George. Tu es mon élève. Toute la classe étudie le français sous ma direction; j'aime la belle langue française, claire et harmonieuse. Vous et moi nous prononçons parfaitement *abracadabra*. George ouvre la bouche largement. Il prononce admirable-

ment *âbrâcâdâbrâ.*—Je vous salue, mesdames. Commençons notre quatrième leçon. Toute la classe est elle présente ?—*Non.*—Qui est absent? *Mademoiselle George est absent.*—Ne dites pas *absent* dites *absente.* En français les adjectifs ont deux terminaisons différentes, une pour le masculin, l'autre pour le féminin (*absent, absente.*) Prononcez fortement le t de *absente.* Grand, grande; assis, assise; petit, petite; harmonieux, harmonieuse; clair, claire. Comprenez-vous?—*Oui, nous comprenons.*

Nous sommes tous présents, excepté mademoiselle George, n'est ce pas?—*Oui.* Est-elle malade?—*Je n'en sais rien.*

2. George, lève toi. Étudies-tu le français?—*J'étudie le français.*—Tu étudies et j'enseigne. Qui enseigne?—*Vous.*—Prononce *vous enseignez.*—*Vous enseignez, monsieur; vous êtes mon professeur.*—Tous mes élèves sont-ils ici?—*Tous, excepté mademoiselle George.*—Prononce *tous.* Ne dis pas *tou.* Prononcez *tous,* mesdames, avec *s* sonore. Mademoiselle, savez-vous nommer toutes les parties du corps?—*Non.*—Moi, je sais nommer les parties du corps. Voilà la principale partie. C'est la tête. Montrez la tête.—*Voilà la tête.*—Vous avez une tête et j'ai une tête. Nous avons tous une tête. As-tu

une bonne tête, George ?—*Je ne comprends pas.* —Tu ne comprends pas ? Comprenez-vous, monsieur ?—*Non.*—Comprenez-vous le mot *excellent.* —*Oui.*—Eh bien ! excellent est le superlatif de *bon.*—As-tu une bonne tête George ?—*J'ai une bonne tête.*—Savez-vous pourquoi la tête est la principale partie du corps ? Pourquoi ? Vous ne répondez pas. Vous ne pouvez pas répondre en français. Dites : je ne peux pas dire, pourquoi la tête est la principale partie du corps. Écoutez ! le cerveau est dans la tête. Le cerveau est l'organe de la pensée. Comprenez-vous ?—*Oui.*—Où est le cerveau ?—*Dans la tête.*—Pouvez-vous concevoir un homme sans tête ?—*Je ne peux pas.*—Pouvez-vous concevoir un homme sans doigts et sans mains ?—*Je peux concevoir un homme sans doigts et sans mains.*

3. Où est la tête, en haut ou en bas ?—*En haut.* —Oui, c' est la partie supérieure du corps. Voilà les parties inférieures. Ce sont les pieds. Combien de pieds avons-nous ?—*Nous avons deux pieds.*—Dites nous *en* avons deux.

Écoutez : *en* est un pronom. Comprenez-vous ?—*Oui.*—Il remplace le substantif *pieds.* George, combien de doigts avons-nous ?—*Nous avons dix doigts ?*—Non. Supprime doigts.—*Nous avons dix.*—Non, mon ami. Remplace le

substantif *doigts* par le pronom *en.*—*Nous avons dix en.*—C'est comique. Tu ne mets pas en dans la bonne place.—*Quelle est la bonne place, monsieur?*—Avant le verbe.—*Avant*?—Oh! tu ne comprends pas bien la préposition *avant.* Quelle misère! tu es ignorant en français. Voyons. Comprends-tu le mot coq?—*Oui*—La poule est la femelle du cog. Comprends-tu?—*Oui.*—Écoute la promenade de trois poules. Trois poules marchaient ensemble: la première marchait avant la seconde, la seconde marchait après la première, la troisième marchait après la seconde. Regarde mon geste; première poule, seconde, troisième. Comprends-tu?—*Je comprends et j' admire, la promenade des poules.*—Eh bien! place *en* avant le verbe. Combien de mains as-tu?—*J' en ai deux.*—Très-bien. Voilà le front. Voilà les cheveux. Combien de cheveux as-tu?—*Je ne sais pas; impossible de compter les cheveux, n'est ce pas?*—Tu en as un grand nombre, beaucoup, beaucoup. Où sont-ils?—*Ils sont sur la tête.*—Et les yeux? *Voilà les yeux.*—Ouvre les yeux.—*J'ouvre les yeux.*—Tu les ouvres. Remarques-tu le pronom *les*? Il remplace *yeux.*—*Oui.*—Où places-tu *les*, avant ou après le verbe?—*Avant.*—*Les* est pluriel. Le singulier masculin est *le*, le singu-

2

lier féminin est *la*. Vois-tu? —*Je vois.*—Vois-tu Madame?—*Je la vois.*—Vois-tu monsieur?—*Je le vois.*—C'est très bien, mon ami; tu as une excellente tête, et un excellent cerveau dans la tête. Tu es intelligent. Le mouton est bête est stupide. N'est-ce pas vrai?—*Il est stupide.*

4. Madame, voilà le nez. Voilà une narine; Voilà l'autre narine. Voilà une rose. Prenez la rose.—*Je la prends.*—Mettez la près du nez; sentez. Elle sent bon n'est-ce pas?—*Oui très bon.*—L'odeur de la rose est délicieuse. Et aussi l'odeur de la violette et celle de l'héliotrope. Voilà les oreilles. Avez-vous de bonnes oreilles?—*J'ai de bonnes oreilles.*—Entendez vous bien?—*Oui.*—Vous entendez excellemment. Le sourd n'entend pas. Pauvre misérable! Nous avons pitié de lui.

Mademoiselle, voilà la jambe, voilà le genou. Regardez cette image. Voyez-vous l'enfant prodigue et son père?—*Je les vois.*—L'enfant est il debout, assis ou à genoux?—*Il est à genoux.*

Voilà le coude. Voilà le bras. Voilà l'épaule. Où est la main?—*Elle est à l'extrémité inférieure du bras.*—Et l'épaule?

Remontons à la tête. Voilà les cils, les sourcils. Prononcez *sil'*, *sour-cî.* Voilà les joues, le

menton. La langue est dans la bouche. As-tu une bonne langue, George? Parles-tu français et anglais?—*Je parle anglais.*—Tous les Américains parlent anglais. Désires-tu savoir parler français?—*Je le désire beaucoup.*

Apprenons à prononcer. Vous savez prononcer la premiére voyelle, A, et la seconde Â.—*Quelle est la troisième voyelle?*—AN—Prononcez A, Â, AN. PAPA, MAMAN. Prononcez *abracadabra, âbrâcâdâbrâ, anbrankandanbran, anbrankandanbr, anbrankandanb, anbrankan.* Prononcez *on, bron, onbron, donbron, kondonbron.*

Prononcez A, Â, AN, ON, UN, IN; ON, UN, IN; UN, IN. *Unbrunkundunbrun, inbrinkindinbrin; kundunbrun, kindinbrin; unbrun, inbrin; brun, brin; un, in.*

Prononcez I, U, OU; U, U, U; *turlututu, lututu, tutu, tu; ubrukudubru, kudubru, dubru, ubru, bru, ru, u.* Prononcez *ibrikidibri, unbrun—bri, bron, bru; ru, u, u, turlututu. Kundunbrun.*

Prononcez *je suis, tu es, il est, elle est, c'est, nous sommes, vous êtes, ils sont, elles sont, ce sont.* C'est le présent de l'indicatif du verbe *être.* Quelle est la première personne du présent de l'indicatif du verbe substantif *être?*—*Je suis.*—Prononcez *sui; ui* est une diphtongue. Quelle est la seconde

personne?—*Tu es.*—Prononcez *tu è, il è, sè, nou som, vou zèt, il son, èl son, se son.*—Et l'infinitif *ètr;* Prononcez en une syllabl *ètr.*

Conjuguez le présent de l'indicatif, du verbe *avoir.*—*J'ai, tu as, il a, elle a, il y a, nous avons, vous avez; ils ont, elles ont.* Vous prononcez mal *ils ont*, attachez *s* à *on : il zon.*

Savez-vous conjuguer le présent de l'indicatif du verbe *parler*? Vous hésitez, Madame. Essayez, George.—*Je parle, tu parles, il parle, elle parle, nous parlons, vous parlez, ils parlent, elles parlent.*—C'est bien. Mais il y a autre chose cher ami.—Comprenez-vous *on parle?* —*Non.*—Comprenez-vous *on?*—*Non.*—Comprenez-vous le mot *indéfini?*—*Oui.*—Eh bien! *on* est un pronom indéfini. *On* n'est pas du singulier, il n'est pas du pluriel.—On *est il neutre, monsieur?*—Absolument.—Il n'a pas de nombre, il n'a pas de genre. Il n'est ni mâle, ni femelle. Il est vague. C'est vous, c'est moi, c'est madame, c'est monsieur, c'est une collection d'hommes indéterminée. Comprenez-vous?—*Je comprends parfaitement, monsieur.*

Écoutez. Je conjugue le présent de l'indicatif de *dire:* Je dis, tu dis, il dit, elle dit, on dit, nous disons, vous dites, ils disent, elles disent.

Mademoiselle, conjuguez le présent de l'indicatif de *étudier.*—*J'étudie, tu étudies, il étudie, elle étudie, on étudie, nous étudions, vous étudiez, ils étudient, elles étudient.*—C'est bien, mais ne prononcez pas le *e* de la syllabe finale. C'est un *e* muet. Prononcez *jé-tu-dî*. L'*i* est long. *Tu é-tu-dî, il étu-dî, elz é-tu-dî,* et *on étudie.*—*O né-tu-dî.*—Je préfère *on né-tu-dî.* La quatrième leçon est terminée.

V.

ARITHMÉTIQUE.

1. Je prends la craie et j'écris sur la planche noire les chiffres: 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 38, 40, 41, 45, 50, 51, 60, 61, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 80, 81, 91, 92, 100, 101, 1000, 1,100, 1,101. 1,800, 1,883, 10,000, 100,000, 1,000,000. Je lis les chiffres: vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf, trente, trente-et-un, trente-deux, trente-huit, quarante, quarante-et-un, quarante-cinq, cinquante, cinquante-et-un, soixante, soixante-et-un, soixante-neuf, soixante-dix, soixante-et-onze, soixante-douze, soixante-treize, soixante-quatorze, quatre-vingts, quatre-vingt-un, quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze,

quatre-vingt-douze, cent, cent un, mille, mille un, onze cents, onze cent un, dix-huit cents, dix-huit cent quatre-vingt-trois, dix-mille, cent mille, un million.

Il y a dix chiffres: 0, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9. J'écris 324. Le chiffre à droite représente les unités, le chiffre du milieu représente les dizaines, le chiffre à gauche représente les centaines. Je fais une addition. J'écris les quantités l'une sous l'autre, les unités sont dans une colonne verticale, les dizaines dans une autre, les centaines dans une autre.

309
120
12
5

Je commence l'opération par les unités, 9 et 2 font 11 et 5 font 16. Je pose 6 et je retiens 1. C'est une dizaine. Je l' additionne avec la colonne des dizaines; 1 et 2 font 3 et 1 font 4. Je pose 4 sous la colonne des dizaines. J'additionne la troisième colonne; 3 et 1 font 4; je pose 4 sous la colonne des centaines. Je lis la somme de mon addition: quatre cent quarante-six.

2. Monsieur, comprenez-vous les mots suivants: nombre, numération, opération, addition,

soustraction, multiplication, division, calcul, arithmétique, mathématiques, algèbre, géométrie, trigonométrie?—*Oui.*—J'écris tous ces mots sur la planche. Prononcez, mesdames. Prononcez *non-br*, *ad-di-sion*, *sou-strac-sion*, *di-vi-zion*.

Sais-tu calculer, George?—*Je sais calculer.*—Sais-tu additionner, soustraire, multiplier, diviser?—*Oui.*—As-tu étudié l' algèbre?—*Non.*—Monsieur a étudié l'algèbre, n'est-ce pas, et la géométrie?—*Je les ai étudiées.*

Mademoiselle, lisez les chiffres écrits sur la planche noire.—*Vingt-cinq* etc.—Vous dites *trente-un*; c'est une faute. On dit *trente et un*, *quarante et un.* Prononcez: *tran-té-un*, *karan-té-un.* On dit *cinquante et un*, *soixante et un*, *soixante et onze.* On ne dit pas *quatre-vingt et un*, mais *quatre-vingt un.* Comprenez vous?—*Oui.*

3. George, allez à la planche noire. Parlez. Dites: *je vais à la planche.*—*Je vais à la planche, je suis debout près de la planche.*—C'est bien; prenez la craie.—*Je prends la craie.*—Écrivez sous ma dictée 2,684. Sous cette somme écrivez 1,432. Faites une soustraction. Soustrayez les unités des unités, les dizaines des dizaines, les centaines des centaines, les mille des mille. Quel est le reste?—*Le reste est* 1252.

Monsieur, écrivez 1; tirez une petite ligne sous ce chiffre.—*Je tire la petite ligne.*—Sous la petite ligne écrivez 2. Est-ce une fraction?—*Oui.*—Lisez la fraction.—*Je ne puis pas la lire en français.*—C'est un demi. J'écris encore d' autres fractions· $\frac{1}{3}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{5}$, $\frac{1}{6}$, $\frac{1}{12}$, $\frac{2}{24}$; je lis: un tiers, un quart, un cinquième, un sixième, un douzième, deux vingt-quatrième. Lisez $\frac{1}{4} + \frac{3}{4} = \frac{4}{4}$.—*Un quart plus trois quarts font quatre quarts.*—Le numérateur est il plus grand que le dénominateur?—*Il n'est pas plus grand.*—Est-il plus petit?—*Non.*— Il n'est ni plus grand ni plus petit. Il est aussi grand. Comprenez vous?—*Oui.*—*Plus* est le comparatif de supériorité, *aussi* est le comparatif d'égalité. Connaissez-vous le comparatif d'infériorité?—*Non*—C'est *moins*.

4. Éh bien! dans $\frac{4}{4}$ le numérateur et le dénominateur sont égaux. Par conséquent la fraction égale un entier.

George, faites une multiplication. Écrivez le multiplicande premièrement: 218. Écrivez le multiplicateur sous le multiplicande 23. Commençons: 3 fois 8 font 24. Je pose 4 et je retiens 2. Continuez l'opération, mon ami.—*3 fois 1 font 3, et la retenue 2, 5. 2 fois 8 font 16. Je pose 6, et je retiens 1.*—Où posez-vous 6? sous

la colonne des unités, ou sous la colonne des dizaines?—*Sous celle des dizaines*—C'est bien. Continuez.—*2 fois 1 font 2. 2 fois 2 font 4.*—Tirez une ligne. Additionnez. Quel est le produit de votre multiplication?—*C'est 5014.*

Madame, je vous prie d'aller à la planche. Faisons une petite division. Écrivez le dividende 24, le diviseur 12. Opérez: combien de fois 12 se trouve-t-il dans 24.—2 *fois.*—Quel est le quotient de la division?—*Le quotient est 2.*

12 est la moitié de 24; 2 est le sixième de 12. Quelle est la moitié de 12?—*C'est* 6.—Et la moitié de 6?—*C'est* 3.—Et la moitié de 3?—*C'est* 1½.—Et la moitié de 1½?—*C'est* ¾.—Et la moitié de ¾?—*C'est* ⅜.—C'est bien, Madame. Doublez 2.—*Je double* 2 *et j'ai* 4.—Quel est le double de 50?—*C'est* 100.—Et le double de 500,000?—*Un million.*—Vous prononcez mal ce mot. Dites: *mi-lion;* ou prononce million avec le son de *l* comme billion, mille, village, ville.

George, triplez 2.—*Je triple 2, et j'ai* 6. Triplez 6.—*J'ai.* 18—.Quadruplez 2.—*J'ai* 8.—Quintuplez 5.—*Je quintuple* 5 *et j'ai* 25.—Quel est le centuple de 1?—*C'est* 100.

5. Je tire ma montre de ma poche. Regardez le cadran. Je montre les aiguilles. Les voyez-

vous ?—*Je les vois.*—Vous remarquez une longue aiguille et une petite aiguille, n'est-ce pas ?—*Oui.*—Les aiguilles marchent. Où marchent-elles ?—*Sur le cadran.*—Marchent-elles ensemble ?—*Non.*—Le grande aiguille marche rapidement. Elle marche plus vite que la petite aiguille.—Marque-t-elle les heures ou les minutes ?—*Elle marque les minutes.*—Et la petite aiguille ?—*Elle marque les heures.*—Voyez-vous une autre aiguille, une très petite aiguille ?—*Je la vois.*—Elle marque les secondes. Elle marche avec une extrême rapidité. Marches-tu aussi vite que l'aiguille des secondes, George ?—*Je marche plus vite.*—Combien de minutes y a-t-il dans une heure ?—*Il y a soixante minutes.*—Supprimez *minutes*, et employez le pronom *en.*—*Il y en a soixante.*—Combien de secondes y a-t-il dans une minute ? Dans dix minutes ?

Avant de nous séparer prononçons ensemble trois ou quatre voyelles. Prononçons O, Ô, *ro-ko-ko, rô-kô-kô.* A, Â, AN, ON, UN, IN, I, U, OU ; *obrokodobro, obrokodo, obroko ; ôbrôkôdôbrô, ôbrô, ôbrôkô, brôkô, kô, ô.* Prononcez E, EU ; *e, be, ke, de, se,* petit ; *eu, deux. Eubreukeudeubreu, deubreu, eubreu, breu, eu.*

VI.

LES BÊTES.

1. L'homme est un animal raisonnable. Le lion n'est pas un animal raisonnable ; c'est une bête, une bête sauvage et féroce. Il habite les forêts. Le tigre, l'hyène, le léopard sont aussi des bêtes féroces et cruelles, de terribles bêtes.

Le cheval est une bête domestique, un animal domestique, le principal animal domestique, une conquête de l'homme très précieuse, la plus précieuse des conquêtes de l'homme. Le cheval travaille. Le bœuf est un autre animal domestique, qui travaille pour l'homme avec grande patience et grand courage. L'animal aux longues oreilles, l'âne est un troisième animal domestique, excellent travailleur qui rend de grands services. Je préfère beaucoup les animaux domestiques aux bêtes sauvages, cruelles et féroces. J'admire le cheval, j'estime l'âne, j'ai horreur de l'hyène.

Connaissez-vous le chat, George ?—*Je ne le connais pas.*—Le petit quadrupède domestique, remarquable pour sa propreté, sa grâce, qui fait une grande musique nocturne, et crie miau, miau, miau ?—*Je le connais, monsieur, mais*

je ne l'estime pas.—Parce qu' il ne travaille pas? —*Oui.*—Il nous rend des services, amis, il prend les rats et les petites souris.—*C'est vrai.*—La vache ne travaille pas non plus, mais elle nous donne le lait blanc, nourriture excellente et très agréable.—*Vache? Lait blanc?* —Tu ne comprends pas? Comprends-tu *café?*—*Oui.*—Le lait est excellent dans le café. N'aimes-tu pas le café au lait?—*Oui, monsieur, et je comprends à présent la vache et le lait blanc.*—Et tu estimes la vache?—*Beaucoup.*—Cependant elle ne travaille pas. Elle ressemble au chat sous ce rapport.—*Il y a une autre raison pourquoi je n'estime pas le chat.*—Est-ce parce qu'il ne te regarde pas en face, parce qu'il ne regarde pas dans les yeux?—*Voilà la raison.*—Penses-tu qu'il est hypocrite?—*Je le pense*—Peut être. Cela n'est pas certain.

2. Le chien est-il aussi hypocrite? Tu connais le chien, un animal domestique plus gros que le chat, plus petit que le cheval, le chien qui a pour l'homme une affection rare, un attachement incomparable.—*Oh! le chien n'est pas hypocrite. Il est sincère.*—Oui sincère, franc, honnête. Et très intelligent, n'est-ce pas?—*Extrêmement intelligent. J'admire le chien.*—Tu as raison, George. As tu vu le chien à la chasse?—*Je l'ai vu.*—Comme

il court! quelle rapidité dans ses pieds! quelle ardeur dans ses yeux! N'est-il pas magnifique?—*Il est superbe.*—Et le chien de berger?—*Qui est le berger?*—Connais-tu les moutons qui crient bè, bè, bè?—*Oui, ce sont des animaux stupides.*—Tu dis vrai; c'est la stupidité incarnée, mais ils ne sont pas féroces; au contraire. Ils sont si doux! J'aime les moutons, et les brebis, et les petits agneaux, enfants des brebis. Quelle société innocente, tranquille et pacifique! La vue des moutons, des brebis et des agneaux repose mon esprit et calme l'agitation de mon cœur. Voilà mon cœur: il bat sous ma main. Et les moutons nous rendent des services, n'est-ce pas?—*Oui.*—Ils nous donnent la laine de nos vêtements, la robe de la femme, l'habit de l'homme. Ne sont-ce pas de généreux animaux? Ne sois pas ingrat, George.

Mais tu ne connais pas le berger, le maître, le conducteur, le chef, le guide du troupeau de moutons, celui qui conduit au pâturage la vaste compagnie des moutons bêlants, et des brebis bêlantes, la houlette sur l'épaule et le chien à ses côtés. Regarde. Il prend un peu de terre sur une extrémité de sa houlette, une motte de terre et il la jette au loin sur les brebis vagabondes qui s'écartent de la compagnie.

Connais-tu présentement le berger ?—*Je le connais et aussi le chien de berger.*—Qui estimes-tu plus le chien ou le berger ?—*Le berger est un homme, monsieur.*—Oui, mon ami, un homme, le roi de la création, plus grand par sa pensée que toutes les autres créatures de Dieu. L'homme seul possède la parole, n'est-ce pas et il invente. L'imprimerie, le télégraphe, la boussole, le téléphone, quelles conquêtes ! quelle gloire pour notre humanité !

3. Méprisez-vous l'âne, mademoiselle ?—*Je ne comprends pas le mot mépriser.*—C'est le contraire de *estimer.*—*Je ne méprise pas l'âne, monsieur ; il ravaille.*—N'est-il pas obstiné, têtu ?—*Oui extrêmement têtu.*—Il y a des hommes quî sont têtus comme des ânes. Il y a aussi des femmes têtues, très têtues, et des enfants têtus. L'obstination est un grand défaut, n'est-ce pas ?—*Oui.*—Et la stupidité ?—*L'âne n'est pas stupide.*—N'a-t-il pas cette réputation ? Ne dit-on pas stupide comme un âne ?—*C'est calomnier l'âne.*—Et le mulet ? que pensez-vous du mulet ?—*Je préfère l'âne au mulet.*—Le mulet est-il moins intelligent que l'âne ?—*Je ne sais.*—Il n'est pas bête. Écoutez une petite histoire. Connaissez vous le sel ? L'eau de l'océan en contient et nous en assaisonnons notre nourriture.—*Oh !*

je comprends—Éh bien! le philosophe Thalès, un philosophe grec possédait un mulet intelligent, faiseur de raisonnements, de syllogismes, argumentateur dans sa tête et ennemi d'un travail excessif. Thalès met sur le dos de la bête. . . Violà le dos. . . il met sur son dos un gros sac de sel, excessivement pesant.—*Pesant?*—Prends la table, George, porte la table—*Impossible.*—Elle est trop pesante, n'est ce pas? Or, le sac de sel est difficile à porter pour le mulet. Il entre dans une rivière par hasard. Le sel fond. Il n'est plus pesant, il est léger comme une plume. Quel plaisir pour le mulet! quelle leçon! Quelle découverte féconde en conséquences pour un animal intelligent! Depuis ce jour fortuné, toutes les fois que Thalès met des sacs de sel sur le dos du mulet, il entre dans la rivière. Cependant le maître remplace le sel par de la laine. Il met sur la bête une montagne de laine. Vite à la rivière. Hélas! l'effet est différent et contraire. La pesanteur de la laine est multipliée par cent. Horrible rivière, crie le mulet. Depuis ce jour il refuse de marcher le long des eaux. Le mulet est-il stupide, madame?

Il y a beaucoup d'autres bêtes, mesdames, dans les rivières, dans l'océan, dans la terre, sur

la terre, dans les airs. La création de Dieu est immense. Nons reparlerons des animaux un autre jour, plus d'une fois, probablement. Les aventures des bêtes sont si intéressantes.

4. George, prononce toutes les voyelles françaises—*a*, *â*, *an*, *on*, *un*, *in*, *i*, *u*, *ou*, *o*, *ô*, *e*, *eu*, *é*, *è*, Prononce bien É, É, È, È, bébé, bèbè. Prononce avec le son *é* la dernière syllabe des mots suivants: *danser*, *parler*, *berger*, *léger*, *je m'assieds*. Peux tu conjuguer le présent de l'indicatif du verbe *s'asseoir?* Essaye.—*Je m'assieds*, *tu t'assieds*, *il s'assied*, *elle s'assied*, *on s'assied*, *nous nous asseyons*, *vous vous asseyez*, *ils ou elles s'asseyent.*—Tu prononces mal le pluriel. Dis: *nou nou za-sè ion*, *vou vou za-sè-ié*, *il sa-sè-yė.* Remarque l'accent grave de la troisième personne.

Prononcez *è*, *bèbè.* Prononce de la même manière: *Tel*, *terre*, *mulet*, *je mets*, *algèbre*, *Thalès.* Ouvre bien la bouche pour prononcer *bête*, *tête.* Mais *têtu* se prononce avec le son de *é.* Dis *tétu.* Prononce aussi *je sais*, *tu sais*, *il sait* de cette manière: *je sé*, *tu sé*, *il sé.*—*Et j'ai?*—Oui, c'est *jé.* Je suis fatigué. N'es-tu pas fatigué, George?—*Ma tête est fatiguée*—Nous avons fini. Adieu.

VII.

LA FAMILLE.

1. Le sixième jour Dieu créa Adam et Ève. Il les plaça dans un endroit délicieux nommé Paradis et les unit par le mariage. Il leur dit: multipliez. La Bible raconte cette grande histoire, et aussi le poète anglais Milton dans un livre sublime.

Vous voyez qu' Adam fut le premier homme, le premier mari et le premier père, et Ève la première femme, la première épouse et la première mère. Les premiers ils reçurent les faveurs, les grâces et les bénédictions du Créateur; les premiers aussi ils désobéirent au Créateur, ils mangèrent du fruit de l' arbre défendu, désobéissance fatale, cause de nos misères. C'est le péché originel qui condamna Adam et toute sa race au travail pénible, aux souffrances, à la maladie, et à la mort.

Caïn et Abel sont les enfants de nos premiers parents, leurs enfants mâles, leurs fils. Caïn tua son frère Abel. Voilà un second péché, un crime abominable et révoltant qui crie vengeance au ciel.

Avez-vous lu la Bible, madame?—*Je l'ai lue.*—

Et le Paradis perdu de Milton ?—*Je l'ai lu aussi.* —Et la mythologie ? Connaissez vous la mythologie ? la religion des payens, l'histoire des dieux de la Grèce ?—*Je la connais un peu.*—Saturne, Jupiter, Mars, Junon, Vénus ?—*Oui.*—Connaissez-vous Anchise et Énée et Ascagne ?—*Oui.*— Saturne est le père de Jupiter, lequel fut le père de Vénus, laquelle fut la mère d'Énée, lequel fut le père d'Ascagne. Saturne, père de Jupiter, est grand-père de Vénus, bisaïeul d'Énée, trisaïeul d'Ascagne.

2. George, qui est la mère du prince de Galles? —*C'est Victoria.*—La reine d'Angleterre. Qui fut le père du prince de Galles ?—*Le prince Albert.*—Est ce que le prince de Galles est marié ?—*Il est marié.*—Qui est sa femme ou son épouse ? On dit en français *femme* et *épouse.* Ne dites pas, monsieur : *mon épouse* vous fait ses compliments. Cela est prétentieux et ridicule. Ne dites pas non plus *madame ma femme.* Cela aussi fait rire. Dites simplement *ma femme.*—*Mais épouse est synonyme de femme.*—Oui dans le grand style : l' auguste épouse de Sa Majesté Louis XIV. Cependant dites : Andromaque l' épouse d' Hector fut désespérée de la mort de son glorieux époux, le brave guerrier qui fut pendant

dix ans la terreur des Grecs, devant la fameuse ville d' Ilion la cité du roi Priam.

3. Revenons au prince de Galles, George. A-t-il des enfants?—*Il en a.*—Des fils et des filles?—*Oui.*—Combien en a-t-il?—*Je ne sais pas combien il en a.*—Priam, père d' Hector avait cinquante fils.—Le prince de Galles a-t-il plus de fils, moins de fils ou autant de fils que Priam?—*Je ne connais pas le nombre de ses fils, mais je suis sûr qu'il a moins de fils que le roi d'Ilion.*—Oui, mon ami, la famille de Priam était extraordinairement nombreuse. Il avait reçu la bénédiction de Jacob.—*Plait-il, monsieur?*—La bénédiction de Jacob signifie une nombreuse famille. Suppose, George, que chacun des fils de Priam soit père aussi de cinquante fils, combien de petits-fils aura Priam?—*Il en aura deux mille cinq cents.*—Tu calcules promptement. Et si chacun des petits-fils de Priam est père de cinquante fils combien d'arrière-petits-fils aura Priam? Tu comprends que les arrière-petits-fils sont les fils des petits-fils.—*Je comprends, mais l'opération est difficile. Permettez moi de prendre la craie et de faire ma multiplication à la planche noire.*—Fais, et fais bien, car l' opération est grave.—*J' ai fini.*—Lis le produit de ta multiplication.—*J' hésite.*—La

quantité est prodigieuse?—*Incroyable.*—Prends courage et lis la quantité des arrière-petits-fils de Priam.—*Cent vingt cinq mille.*

Ô doux rêve, vaste espérance de Priam, tu ne fus pas réalisée! Achille, Ménélas, Agamemnon, Ulysse, l' horrible guerre a détruit tes fils, tes petits-fils et toute ta race. Un jour le plus heureux des pères, tu fus à la fin le plus infortuné des hommes.

4. Mademoiselle, avez-vous une nombreuse famille?—*Je ne suis pas mariée, monsieur.*—Je le sais. Avez-vous de nombreux parents?—*J' ai mon père et ma mère.*—C' est bien. Notre père et notre mère sont nos parents. C' est là première et principale signification de parents. Mais le mot a une signification plus étendue. Avez-vous une nombreuse parenté?—*Pas très nombreuse.*

Voici mes parents: Mon père, ma mère, un grand-père une grand' mère. Dites vous grand' mère?—Certes; continuez.—*Un frère.*—Monsieur votre père a-t-il plusieurs filles?—*Il en a trois.*—Vous avez donc un frère et deux sœurs.—*Et mon frère est marié.*—Sa femme est votre belle-sœur. Elle est la bru de vos parents. Vos sœurs sont-elles aussi mariées?—*Une d'elles est mariée, l'autre a été mariée.*—

Elle est veuve. Le mari de votre sœur est votre beau-frère. Il est le gendre ou le beau-fils de vos parents. *Gendre* et *bru* sont les termes propres; on dit par abus, beau-fils et belle-fille. Proprement ces derniers signifient autre chose.—*Quoi, monsieur?*—Paul a perdu son père, n'est-ce pas?—*Oui, et sa mère est mariée.*—*Remariée*, mademoiselle. Éh bien, Paul est le beau-fils du second mari de sa mère, et la sœur de Paul est sa belle-fille. Le mari de la mère de Paul est le beau-père de Paul.

Votre frère a-t-il des enfants, mademoiselle? —*Il a un fils.*—Et votre sœur mariée?—*Elle a une fille.*—Et l'autre?—*Elle n'a pas d'enfants.* —Vous avez donc un neveu et une nièce. Votre neveu est le cousin de votre nièce, et elle est la cousine de votre neveu. Comprenez-vous? —*Oui.*—Et vous êtes la tante de votre neveu et de votre nièce.—*Oui.*—Votre beau-frère est l'oncle de votre neveu.—*Je comprends.*

5. Vous m'avez dit que vous aviez un grand-père et une grand'mère.—*Oui.*—Le père de votre père?—*Non, c'est le père de ma mère.*— C'est donc votre grand-père maternel. Vous avez perdu votre grand-père paternel.—*Oui, et j'ai encore perdu ma grand-mère paternelle.*— A-t-elle des frères et des sœurs?—*Un frère vi-*

vant, et une sœur vivante.—Le premier est votre grand-oncle, et la seconde est votre grand'tante. Vous êtes leur petite-nièce.

Et les enfants de mes cousins, monsieur?—Ils sont vos cousins au second degré. Si vous voulez les distinguer, nommez les premiers *cousins germains* et les seconds *cousins issus de germains*. Il y a un grand vocabulaire pour la parenté, n'est-ce pas?—*Oui, et il reste encore quelque chose, la marâtre.*—Ce nom est désagréable. Nous nommons belle-mère la femme qui a épousé notre père en secondes noces.—*Et les frères et les sœurs de Paul, qui ne sont pas les enfants de son père?*—Ce sont ses demi-frères et ses demi-sœurs.

George as-tu compris, qu'Adam fut le premier homme?—*Je l'ai compris.*—Adam n'existe plus.—*Non.*—Il exista au commencement du monde. Remarques-tu la différence entre *il existe* et *il exista?*—*Je la remarque.*—Fus-tu intéressé et attentif, quand je parlai des animaux?—*Je fus attentif.*—Vous fûtes toutes attentives, mesdames, au récit de l'histoire du mulet de Thalès?—*Oui.*—Prononcez *nous fûmes* attentives. Prononcez *u* long, plus long que dans *turlututu*. La première syllabe est longue à la première et à la deuxième personne du plu-

riel du prétérit nous fûmes, vous fûtes ; nous parlâmes, vous parlâtes ; nous finîmes, vous finîtes ; nous reçûmes, vous reçûtes.

Toute la classe prononcez avec moi le prétérit du verbe auxiliaire *être.*—*Je fus, tu fus, il fut, elle fut, on fut, nous fûmes, vous fûtes, ils furent.*—Et le prétérit de *parler.*—*Je parlai, tu parlas, il parla, elle parla, on parla, nous parlâmes, vous parlâtes, ils parlèrent elles parlèrent.*—Et le prétérit du verbe voir sous forme interrogative. —*Vis-je, vis-tu, vit-il, vit-elle, vit-on, vîmes-nous, vîtes-vous, virent-ils, virent-elles.*—Mesdames, vîtes-vous jamais une famille aussi nombreuse que celle de Priam ?—*Nous n'en vîmes jamais d'aussi nombreuse.*

6. Quelle heure est-il, monsieur? tirez votre montre de votre poche, et dites moi où est la grande aiguille.—*Elle est sur le chiffre* 9.—Et la petite ?—*Elle est sur 11.*—Pas précisément. —*Non.*—Presque.—*Oui.*—Il est donc onze heures moins un quart. Il me reste le temps nécessaire pour réparer une omission. Je n'ai pas nommé toute la parenté.—*Non, je ne sais pas comment nommer le fils de mon cousin germain.*—C'est votre neveu à la mode de Bretagne.—*C'est drôle.*—En Bretagne on appelle neveu et nièce le fils et la fille du cousin. La fille de

votre cousin est votre nièce à la mode de Bretagne.—*Et moi?*—Vous, vous êtes leur tante à la mode de Bretagne, et votre frère est leur oncle à la mode de Bretagne.

Êtes-vous chrétienne, madame?—*Oui, grâce à Dieu.*—Avez-vous présenté au baptême l'un ou l'autre de vos neveux?—*J'en ai présenté deux.*—Ils sont vos filleuls, vous êtes leur marraine. Celui qui a présenté avec vous vos filleuls au baptême est leur parrain. Vous êtes sa commère, il est votre compère. Cette parenté est une parenté religieuse. Il est onze heures précises. Adieu.

VIII.

LA FAMILLE ET LES BÊTES.

1. Certaines bêtes vivent en famille aussi bien que les hommes. Ainsi les pigeons. Le père et la mère sont unis par un mariage indissoluble, et l'affection la plus constante. Leurs enfants sont nourris et élevés par eux avec des soins vigilants et la plus grande tendresse. Portez un pigeon à cent milles de son pigeon-

nier, au moment où il est père, et à cette grande distance, rendez lui la liberté; sans perdre une minute, une seconde, il s'élève bien haut dans le ciel, il forme un moment des cercles au-dessus de votre tête. Son cœur bat vivement, il bat d'amour. Où est ma douce compagne, se dit-il? Où sont mes enfants bien aimés? Là-bas de ce côté, au nord, au sud, à l'orient, à l'occident? Là, là, se répond-il, là vers l'orient, et à l'instant il part, rapide comme le vent. Quel voyage ému et passionné, mesdames! Que de baisers à la compagne, que de caresses aux enfants! N'entendez-vous pas la voix de son plaisir et de ses transports, roucou, roucou, roucoucou!

2. Vous connaissez le pigeon, mademoiselle?—*Oui.*—L'avez-vous vu à la ferme, au sommet de la maison du fermier?—*Je l'ai vu et admiré souvent.*—L'avez-vous vu et l'avez-vous entendu roucouler autour de sa dame, la tête haute et fier, enflant sa gorge, s'arrêtant devant sa reine, et lui faisant dix révérences, des révérences profondes?—*J'ai vu ses révérenees.*—Et sa gorge enflée? Voilà la gorge.—*Je comprends. Je l'ai vu enflant sa gorge et la tête haute.*—N'est-il pas intéressant alors, et superbe?—*Assurément.*—Ne fait-il pas sa cour dévote-

ment?—*Très dévotement.*—Et sa musique, son roucoulement?—*J'aime à l'entendre.*

Regarde sur le toit de la ferme, George. Voici un nouveau spectacle. Madame n'est pas là en ce moment.—*Où est-elle?*—Dans le pigeonnier, sur son nid; sur ses deux œufs.—*Sur son nid?*—Oui le nid de ses futurs enfants. Devines-tu?—*Oui, je comprends.*—Tu sais que les pigeons pondent comme les poules, les femelles du coq. Les poules pondent beaucoup. Une bonne poule pond un œuf chaque jour.—*Oui, la poule est féconde.*—C'est çà, mon ami. Et quand elle a pondu un grand nombre d'oeufs, elle sent dans son cœur le désir d'avoir une famille. Elle veut être mère. Elle se place sur ses œufs, sur quinze ou vingt œufs, qu'elle embrasse sous ses deux ailes, étroitement pressés contre sa poitrine. Voilà la poitrine. Elle couve ainsi vingt ou vingt et un jours, jamais distraite de son travail, infatigable et courageuse. N'est-elle pas admirable?—*Oui, certes.*—Que Dieu la bénisse et lui donne pour son amour la plus grande des joies, la joie de la maternité!

Éh bien, George, la dame du pigeon couve à cette heure.—*Et le pigeon?*—Ne le vois-tu pas là sur le toit de l'étable des brebis.—*Oui, je le vois, et avec lui deux autres qui le pressent en*

criant.—Ce sont ses enfants qui demandent la nourriture à leur père. Regardez! Il met son bec dans le bec de ses fils, dans le bec de l'un, puis dans le bec de l'autre. Il verse de sa gorge l'abondante provision. Il a fini. Mais les petits recommencent à crier: Nourriture, nourriture, père, père, j'ai faim, nous avons faim! Quel appétit! Heureuse enfance, tu ne connais pas l'indigestion.

3. Monsieur, je désire vous entendre parler. Je vous interroge sur les oiseaux. Savez-vous la définition que Platon fit un jour de l'homme? —*La définition de l'homme?*—Oui.—*C'est le roi de la création.*—Sans doute. C'est la dernière œuvre de Dieu, la couronne, le chef d'œuvre de la création. Mais quelle est la définition que fit Platon?—*Je ne sais.*—La voici: l'homme est un bipède sans plumes.—*Je ne comprends pas.* —L'homme est un bipède, n'est-ce pas?—*Oui, il a deux pieds.*—Et il a des cheveux sur la tête. —*Oui.*—Le coq n'a pas de cheveux sur la tête, il a des plumes sur sa tête et sur tout son corps.—*Je comprends.*—L'homme a-t-il des plumes?—*Il n'en a pas.*—C'est donc un bipède sans plumes.—*Cette définition est absurde, monsieur, et indigne de Platon.*—Vous avez mille fois raison. J'ai donné la définition de Platon pour mettre dans

votre mémoire que le coq, le pigeon, l'aigle et tous les oiseaux ont des plumes.—*Le mot plume est dans ma mémoire.*—Mettez aussi le mot *ailes.* Les oiseaux ont deux ailes pour s'élever dans le ciel, pour voler dans l'air, comme nous marchons sur la terre. N'est-ce pas un merveilleux privilège?

Connaissez-vous les tyrans de l'air, les aigles, les vautours?—*Je les connais.*—Et l'ennemi particulier des pigeons, l'épervier?—*Je devine.*—Haut dans les airs, il vole au dessus des forêts, au dessus des vallées et des plaines, il s'arrête, il plane, son œil perçant cherche une proie.—*Il a aussi des enfants à nourrir.*—C'est vrai, ne le maudissons pas.

4. Aimez-vous les singes, mademoiselle?—*Je préfère les oiseaux.*—Cependant le singe, certains singes du moins, l'orang-outang, par exemple, ressemble beaucoup à l'homme. C'est l'homme de la forêt. Écoutez Buffon : " Si l'on ne fait attention qu' à sa figure, on peut regarder l'orang-outang comme le premier des singes ou le dernier des hommes."—*Est-ce possible?*—Comptez les ressemblances. Ce singe marche debout sur ses deux pieds.—*Comme nous.*—Sa démarche est grave ; il est sérieux ; ses mouvements sont mesurés.—*Voilà deux res-*

semblances.—Il a trente deux dents.—*Comme l'homme.*—Il n'a pas de queue, à la différence de la plupart des singes. Avez-vous vu le sapajou, qui a une queue prenante ? Il prend de l'extrémité de sa queue, il saisit la branche des arbres, se suspend et se balance?—*J'ai vu le sapajou.*—Continuons la description de l'orang-outang : sur les côtés de la tête des oreilles arrondies.—*Voilà cinq ressemblances.*—De longs poils sur la tête, une véritable chevelure en désordre.—*C'est une demi ressemblance.*—Soit, mais il a de la barbe et des favoris. Et il est aussi grand que l'homme.—*Il est méchant.*—Non, ni méchant, ni très sauvage. Il aime la société.—*Il est moins intelligent que l'éléphant.*—Peut-être. Sa conception est facile, et il comprend vite nos leçons. Il sait boire dans un verre, manger avec une fourchette.—*C'est merveilleux, monsieur, mais l'orang-outang n'est pas notre parent : il ne parle pas.*—Prononcez *oran-outan*, mademoiselle.—*Les deux g sont muets ?*—Oui. Vous avez un peu étudié le français, madame?—*Très peu*—Avez-vous lu La Fontaine? *Non.*—Vous savez le nom d'autres bêtes que celles que nous avons nommées ?—*Je connais le porc.*—Une bête malpropre.—*Le canard.*—Un oiseau de la ferme, qui marche de la façon

la plus comique, disgracieux sur la terre, très beau sur l'eau, où il nage joyeusement.—*L'oie.* —Un sot oiseau, plus gros que le canard. Quels becs elles ouvrent toutes ensemble, et quels cris elles poussent quand vous passez près d'elles !—*Il y a aussi des dindons à la ferme.* —C'est la victime servie sur nos tables le jour des actions de grâces.—*Le jour du "thanksgiving?"* —C'est cela.—*Et le paon.*—L'oiseau de Junon, orné des plus belles couleurs.—*Avec une voix déplorable.*—Oui, madame. Il n'entrera jamais dans les chœurs de M. Théodore Thomas. Êtes-vous au bout de votre vocabulaire?—*Non, je connais le moustique.*—Voilà le plus affreux des musiciens, et le plus audacieux des insectes. Sa trompette est terrible.—*Il est aussi rusé que cruel.*—Que mange-t-il ?—*Notre sang.*—Quel monstre ! qu'il soit maudit et exterminé ! . . . . Il est onze heures. Il faut nous séparer.

IX.

LA GRAMMAIRE.

1. Il y a cinq espèces de signes orthographiques. 1° les accents au nombre de trois : l'ac-

cent circonflexe (tête); l'accent grave (père); l'accent aigu (bébé). 2° la cédille (français). 3° le tréma (haïr). 4° l'apostrophe (l'homme). 5° le trait d'union (peut-être).

Il y dix classes de mots: le nom, l'article, l'adjectif, le pronom, le verbe, le participe, la préposition, l'adverbe, la conjonction, l'interjection.

Il y a deux genres en français, le masculin et le féminin. Nous n'avons pas le neutre.

Le verbe est la principale partie du discours. Il y a des verbes personnels et des verbes impersonnels: *les parents aiment leurs enfants; il faut.*

Il y a des verbes actifs, des verbes passifs, des verbes réfléchis.

Il y a en français cinq conjugaisons. La première a l'infinitif en *er: aimer;* la seconde a l'infinitif en *ir* avec l'imparfait en *issais: finir, je finissais;* la troisième a l'infinitif en *ir* avec l'imparfait en *ai: sentir, je sentais;* la quatrième a l'infinitif en *oir: avoir;* la cinquième a l'infinitif en *re: prendre.*

George, sais-tu conjuguer le verbe aimer?—*Je connais le présent et le prétérit. J'aime, j'aimai.*—Conjugue le prétérit sous la forme interrogative.—*Aimai-je, aimas-tu, aima-t-il, aima-t-elle, aima-t-on, aimâmes-nous, aimâtes-vous,*

aimèrent-ils, aimèrent-elles?—Le voici sous la forme réfléchie: Je m'aimai, tu t'aimas, il s'aima, elle s'aima, on s'aima, nous nous aimâmes, vous vous aimâtes, ils ou elles s'aimèrent. Connais-tu le futur du verbe *aimer?*—*Non.*—Et le présent de l'indicatif du verbe *avoir?*—*Oui: j'ai, tu as, il a, elle a, on a, nous avons, vous avez, ils ont, elles ont.*—C'est bien. Ajoute le présent du verbe *avoir* à l'infinitif *aimer.*—*Aimer j'ai.*—Oui; mais mets le pronom à sa place naturelle, avant le verbe.—*J'aimer ai.*—Unis la terminaison au radical.—*J'aimerai.*—Continue. —*Tu aimeras, il aimera, nous aimerons, vous aimerez, ils aimeront.*—Forme de la même manière tous les futurs ainsi: finir, dire, apprendre.—*Je finirai, je dirai, j'apprendrai.*

Le futur du verbe *être* est irrégulier. C'est *je serai.* Continuez, mademoiselle.—*Tu seras, il sera, elle sera, on sera, nous serons, vous serez, ils ou elles seront.*—Quel est le futur passif de *aimer?*—*Je serai aimé, tu seras aimé.*—Le futur du verbe avoir aussi est irrégulier: *j'aurai.*—Continuez.—*J'aurai, tu auras, il aura.*—C'est bien. Quel est le futur antérieur de *finir?*—*J'aurai fini.*—A quelle heure avons-nous fini la leçon précédente?—*Nous l'avons finie á onze heures.*—Aurons-nous fini aujourd' hui à la

même heure?—*Nous aurons fini.*—N'aurons nous pas fini plus tôt?—*Je ne sais.*—Ne faut-il pas consacrer une heure entière à l'étude du français chaque jour?—*Oui.*—Commençons à l'heure et finissons à l'heure tous nos exercices. C'est une bonne habitude.

3. George, connais-tu le verbe se flatter?—*Oui.*—Peux-tu conjuguer ce verbe au présent de l'indicatif sous sa forme interrogative?—*J'essayerai. Me flatté-je?*—Tu prononces bien. Dis-tu, je me flatté?—*Oui, au prétérit.*—Certes, avec la terminaison *ai.* Mais au présent?—*Je me flatte.*—Pourquoi ne dis-tu pas, *me flatté-je?* —*Cela est sans harmonie.*—Voilà pourquoi le français dit *flatté-je*, *aimé-je*, etc. Continue à conjuguer.—*Me flatté-je?*—Souvent on interroge sous une autre forme: *est-ce que* je me flatte, *est-ce que* tu sais, *est-ce que* tu aimes, *est-ce qu'* il se flatte. Recommence encore, mon ami. Je ne t'interromprai plus.—*Est-ce que vous ne m'interromprez pas, si je fais une faute?*—J'ai confiance que tu n'en feras pas.—*Me flatté-je, si je vous crois?*—Je te félicite, George, de me comprendre aussi bien. Te voilà engagé dans un travail difficile. Aie le courage de continuer, et fais marcher la première personne avec la première, la seconde avec la seconde, etc.—

Me flatté-je, si je me crois? Te flattes-tu, si tu te crois? se flatte-t-il, s'il se croit? se flatte-t-elle, si elle se croit? se flatte-t-on, si on se croit? nous flattons-nous, si nous nous croyons? vous flattez-vous, si vous vous croyez? se flattent-ils, s'ils se croient? se flattent-elles, si elle se croient?

Quel est le futur du verbe *voir?—D'après votre explication c'est je voirai.*—Non; c'est *je verrai.* Voir est un verbe irrégulier. Et le futur de *savoir?—Je ne le connais pas.*—C'est je *saurai.* J'espère que vous *saurez* votre leçon demain, comme vous l'avez *sue* hier. et comme vous la *savez* aujourd'hui. Vous comprenez aujourd'hui, hier, demain, le présent, le passé et le futur ou l'avenir.

Quel est le futur du verbe *aller?—J'irai.*—*Aller* est très irrégulier. *Je vais, tu vas, il va, nous allons, vous allez, ils vont.* Le participe passé est *allé.* Et le parfait?—*J'ai allé.*—Non, c'est *je suis allé.* Conjuguez ce temps, madame. —*Je suis allé, tu es allé, il est allé, nous sommes allés, vous êtes allés, ils sont allés.*

4. Es-tu venu à *l' école* hier, George?—*Je suis venu.*—Où?—*À l'école.*—Ici?—*Oui.*—Remplaçe *ici* par *y*, et place *y* avant le verbe.—*J'y suis venu.*—Y viendras-tu demain?—*J'y vien-*

drai.—Tu te proposes d' y venir, mais tu n'es pas sûr d' y venir. L'homme propose, et Dieu dispose.—*Je me corrige, monsieur, et je dis; je me propose d' y venir.*—Y viens-tu tous les jours?—*J' y suis venu tous les jours passés, et j'êspère y venir tous les jours de classe.*— À la bonne heure.

Le verbe *faire* est extrêmement important. Savez-vous le conjuguer?—*Non, monsieur.* —Voici le présent: *Je fais, tu fais, il fait, nous faisons, vous faites, ils font.* Le prétérit: *Je fis.* Le futur: *Je ferai.* Quelle est la forme interrogative?—*Fais-je? fis-je? ferai-je?*—Ou bien?—*Est-ce que je fais? Est ce que je fis? Est-ce que je ferai?*—Et sous la forme réfléchie?—*Je me fais, je me fis, je me ferai.*— Il faut un régime direct, n'est-ce pas, à *je me fais?* ainsi, *je me fais un bifteck.* Où est dans cette phrase le régime direct?—*Un bifteck.*— Et le régime indirect?—*Me.*—C'est bien.— Conjuguez *je me fis un bifteck.*—*Je me fis un bifteck, tu te fis un bifteck, il se fit un bifteck, elle se fit, nous nous fîmes, vous vous fîtes, ils se firent, elles se firent un bifteck.*—Je me fais un plaisir de vous enseigner. Vous faites-vous un plaisir d'apprendre?—*Nous nous faisons un grand plaisir d'apprendre le français.*—Adieu.

X

LE TEMPS.

1. On partage le temps en années, en jours, en heures. On distingue aussi des saisons et des mois. Une minute est un intervalle de temps très court; une seconde presque rien, le moment présent encore moins.

Il y a un temps présent, un temps passé et un temps futur. Le temps fuit au moment même où il arrive, il passe et disparaît. Cependant ce temps fugitif est le seul qui nous appartienne. Le passé n'existe plus; nous ne posséderons jamais le futur peut-être, aucune portion de l'avenir, ni le jour prochain, ni l'heure prochaine, ni la minute prochaine, ni la seconde que marquera après celle-ci l'aiguille de notre montre.

Je vous interroge, madame. Combien de jours y a-t-il dans une année?—*Il y en a 365.*—N'y a-t-il pas tous les quatre ans une année plus longue d'un jour?—*Il y en a une.*—C'est l'année bissextile, Combien de mois y a-t-il dans une année? Quel est le plus petit des douze mois? Combien de jours a février dans les années bissextiles? Nommez les mois de trente et un jours.—*Janvier, mars, mai, juil-*

let, août, octobre, décembre.—Et ceux de trente jours?—*Avril, juin, septembre et novembre.*

2. On divise l'année en quatre saisons. Nommez-les.—*Le printemps, l'été, l'automne, et l'hiver.*—Nommez les mois qui forment le printemps, ceux qui forment l'été, les mois de l'hiver et les mois d'automne. Quel est le plus beau mois du printemps?—*C'est mai.*—Et le plus beau de l'été?—*C'est juin.*—Quel est le mois le plus froid de l'année? Quel est le plus chaud? Quel est le temps de la *canicule?* Il vient du latin CANIS, *chien.* C'est le temps où les chiens sont le plus en danger d'être malades de la rage, maladie épouvantable et sans remède. Les jours caniculaires sont étouffants; le ciel est pesant, et notre respiration est difficile, quand règne la canicule brûlante, ardente et furieuse. Quelle est l'époque de la canicule?—*Elle commence le 24 Juillet, et dure jusqu'au 26 août.*

George, quelle est la saison des pluies?—*Je ne comprends pas.*—Il pleut en ce moment. Regarde dehors; le ciel est noir, et plein de nuages. Les vois-tu rouler là-haut? Le soleil est invisible. Il fait obscur ici. Prends cette allumette, et allume le gaz. Vois-tu la pluie tomber.—*Je la vois.*—Sommes-nous dans la

saison des pluies?—*Non, nous sommes ne juin, au plus beau mois de toute l'année.*

3. Pleut-il dans toutes les saisons?—*Plus ou moins.*—Pleut-il beaucoup en hiver?—*Non.*—Fait-il humide ou sec en cette saison?—*Tous les hivers ne se ressemblent pas.*—C'est vrai; le temps et les saisons sont variables comme les hommes. Mais il fait froid en hiver, n'est ce pas? Le thermomètre descend quelquefois jusqu' à zéro en janvier, et même au-dessous. Il gèle alors fortement; la terre se durcit et aussi les eaux, étangs, lacs et rivières. A-t-il gelé la nuit passée?—*Non, assurément.*—Il ne gèle pas en été et il ne neige pas. Tu connais la neige blanche qui tombe doucement du ciel en voltigeant dans les airs. J'aime à voir tomber la neige, et j'admire le brillant éclat du tapis blanc qui couvre la vaste plaine.

Mais il grèle en été quelquefois, et il tonne: le ciel paraît être en feu et Jupiter fait entendre sa grosse voix qui retentit menaçante au-dessus de nos têtes. N' as-tu pas peur, George?—*Non, je n'ai pas peur.*—As-tu jamais vu la foudre frapper la tête d'nn arbre ou la flèche du clocher de l'église?—*Non.*—Si tu voyais la foudre tomber près de toi, tu tremblerais, sois en sûr, et qui sait? Tu serais peut-être ren-

versé par le choc. Que Dieu te garde, cher ami!

Quelle est la saison des fleurs, madame?—*C'est le printemps.*—Quelle est la fleur qui s'ouvre la première? est-ce la violette, ou le lilas, ou la primevère?—*C'est le snow-drop.*—On la nomme *perce-neige,* parce qu'elle perce la neige pour regarder le soleil du premier mois du printemps. Quelle est la saison des fruits?—*C'est l'automne.*—L'été n'a-t-il ni fleurs, ni fruits?—*Oh! que oui; il a des roses, des lis, des héliotropes et beaucoup d'autres fleurs; et il a des fraises, des groseilles et autres petits fruits.*—Il a aussi des pêches et des abricots.

4. Connaissez-vous les sept jours de la semaine?—*Je ne puis pas les nommer.*—Les voici: lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Le premier jour est lundi, le dernier est dimanche. Travaillez-vous les lundis?—*Je travaille tous les jours, excepte les dimanches et les jours de fête.*—Que faites-vous les dimanches?—*Je ne fais rien.*—Rien! N'allez-vous pas à l'église?—*J'y vais.*—Le dimanche est consacré au repos et à la prière, n'est ce pas? C'est le jour du Seigneur. Dieu a-t-il créé le septième jour?—*Non, il s'est reposé.*—Dieu n'est jamais fatigué, il n'a pas

besoin de repos. Il ne s'est pas reposé le septième jour, il a cessé de créer.

5. Mais nous avons besoin de repos, n'est-ce pas, George?—*Oui, je suis très fatigué quand le soleil est à l'occident.*—Quand il se couche?—*Oui.*—Te couches tu avec lui, comme les poules? —*Non.*—Tu te couches plus tard?—*Oui, je me couche à neuf heures.*—Et vous, monsieur.—*Je n'ai pas d'heure; je me couche à dix, à onze et à douze heures.*—A minuit! C'est bien tard. Je suppose que vous vous couchez à minuit, quand vous avez passé la soirée en société ou que vous êtes allé au théâtre?—*C'est cela, monsieur.*—Vous levez-vous de bonne heure?—*Je me lève généralement à six heures et demie.*—C'est une bonne heure.

6. Le temps présent nous appartient-il, madame?—*Il nous appartient,*—Dure-t-il longtemps? Le passé nous appartient-il, ou nous a-t-il appartenu?—*Il nous a appartenu.*—Et il ne nous appartient plus. Il est passé, il est parti pour toujours. Le temps passé ne revient pas. La perte du temps est irréparable, n'est-ce pas vrai?—*Hélas! c'est vrai!*—Et l'avenir nous-appartient-il?—*Il appartient à Dieu.*—Ne vivrons-nous pas dans l'avenir?—*Oui, notre âme est immortelle.*—N' 'avons-nous pas d 'avenir sur

cette terre ?—*Nous avous un avenir incertain.*—Oui, nous ne savons pas si nous vivrons demain.

As-tu fait une promenade aujourd' hui, avant la leçon, George ?—*J 'ai fait une petite promenade.*—À pied ou à cheval ? T'es-tu promené en voiture?—*Non, j'ai monté sur mon vélocipède.*—Te tiens-tu bien sur ton vélocipède ?—*Admirablement.*—Ne tombes-tu jamais ?—*Rarement. Cela m 'arrive seulement quand je suis distrait ; et si je tombe, je me relève promptement et je remonte à cheval tout de suite.*—Est-ce que ton petit frère a aussi un vélocipède ?—*Non il monte à cheval sur un bâton.*—Excellente monture pour un petit garçon. Les garçons aiment les chevaux, comme les petites filles aiment les poupées. —*Ma sœur a une poupée parlante.*—Qui dit papa et maman ?—*Oui, elle est de Paris.*—Demande lui une leçon de prononciation, cher ami.

7. Venez-vous ici en voiture, madame, ou en tramway ?—*Je prends le tramway quand il pleut ou qu 'il vente ; s'il fait beau, je marche ; j'aime la marche et je crois qu 'il est bon de marcher.* —Sans nul doute la marche est le meilleur des exercices, beaucoup préférable aux exercices violents de la gymnastique. Retournez vous chez vous à pied après votre leçon ?—*Le temps en décidera, monsieur, dans deux minutes.*—C'est

vrai, voilà qui 'il est onze heures presque. La pluie cesse, madame. Le Bon Dieu vous a entendue: le ciel s'éclaircit, les derniers nuages descendent rapidement vers l'est, vous voyez que le vent a tourné de l'est à l'ouest. Les trois quarts du ciel sont bleus, et le soleil est remonté sur son trône.

XI.

LES SENS.

1. L'homme a cinq sens, la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher. Les organes des sens sont: l'œil, l'oreille, la langue, le nez, la peau. Nous palpons avec les doigts, nous savourons avec la langue, nous flairons avec le nez, nous écoutons avec les oreilles, nous regardons avec les yeux. Les impressions des sens sont transmises au cerveau. Sans cerveau, pas de sensations.

George, vois-tu cette mouche au plafond.—*Je la vois.*—Que fait-elle?—*Elle est immobile, je pense qu'elle dort.*—Les pieds en haut?—*C'est son habitude de dormir ainsi.*—Regarde bien, ouvre de grands yeux, la mouche ne dort pas,

elle remue les pattes de devant, elle les passe et les repasse sur sa bouche et sur ses ailes. Elle fait probablement sa toilette. Vois-tu ce qu'elle fait?—*Vous avez raison, monsieur, elle fait sa toilette.*

2. Vois-tu, mon ami, quand tu as les yeux fermés?—*Non certes.*—Et quand tu les tiens ouverts?—*Je vois alors.*—Dans l'obscurité?—*Si l'obscurité est complète je ne vois pas du tout; dans la demi obscurité, je vois un peu.*—Mais vois-tu bien sans regarder, sans être attentif? tu n'as pas vu que la mouche nettoyait sa bouche et ses ailes, parce que tu ne regardais pas attentivement. Pour voir il faut regarder, n'est-ce pas? As-tu la vue bonne?—*Excellente.* —As-tu de bons yeux?—*Les meilleurs du monde.* —Je t'en félicite. Garde les bien, ne lis pas au soleil, ni sous un gaz trop brillant, ni le soir à la faible lumière du crépuscule.

Les animaux voient-ils aussi bien que nous?—*Il y en a qui voient mieux que nous, le lynx par exemple, et l'aigle; il y en a qui voient moins bien que nous et il y en a qui ne voient presque pas le jour, par exemple, le hibou et la chauve-souris.*—Celle-ci est une drôle de bête, est-ce un oiseau?—*Elle n'a pas de plumes.*—C'est vrai; mais elle vole.

3. Quelle est la forme de l'œil, madame ?—*Elle est sphérique.*—Oui, irrégulièrement sphérique. L'œil est logé dans une cavité, n'est-ce pas ?—*Oui.*—C'est l'orbite de l'œil. Il est admirablement protégé par les paupières, les sourcils et les cils. Avec quelle merveilleuse promptitude, la paupière se ferme, aussitôt qu'un danger menace l'œil ! Et les sourcils ne protègent-ils pas nos yeux contre la transpiration qui coule de notre front, au temps des grandes chaleurs, en juillet et en août ?

Les poissons ont-ils des paupières, des cils et des sourcils ?

Quelle est la partie la plus délicate de l'œil ?—*C'est la pupille.*—Tu as les yeux noirs, George. Tous les yeux sont-ils noirs ?—*Non, il y en a de bleus.*—Il y a aussi des yeux gris. Connais-tu les yeux louches, des yeux qui ne regardent pas dans la même direction ?—*Oui, je n'aime pas les yeux louches.*

4. Tous les hommes voient-ils ?—*Non.*—Ceux qui ne voient pas sont aveugles.—*Ils sont bien malheureux, monsieur.*—C'est une grande misère que la cécité, mais je pense que la surdité est plus triste encore.—*Qu'est-ce que la surdité ?*—Celui qui est sourd n'entend pas et parce qu'il n'entend pas, il ne parle pas, il est

muet, il est sourd-muet. N'as-tu pas pitié de lui cher ami?—*Oh que oui! Je le plains extrêmement. Le sourd-muet est le plus misérable des hommes.*—Vous savez, madame, qu'il y a des écoles excellentes pour les sourds-muets. On leur apprend à lire, à écrire et même à parler. Avez-vous jamais entendu parler un élève des écoles des sourds-muets?—*Oui, monsieur, j'ai entendu parler une sourde, mais j'aurais préféré qu'elle gesticulât, sa voix était si triste, d'une monotonie si désagréable et sans aucune expression!*

5. *Comment est-il possible, monsieur, d'enseigner des personnes qui n'entendent pas?*—C'est bien difficile, cher ami, cependant tu connais la mimique?—*Oui.*—Et la dactylogie? Un geste des doigts qui représente les lettres de l'alphabet.—*Oui, nous parlons ainsi à l'école, aux heures du silence, quand nous voulons dire quelque chose à nos camarades.*—Éh bien?—*Éh bien! Monsieur, vous ne voulez pas sans doute me faire conclure que les sourds-muets font comme nous. Nous avons un alphabet déjà, ils n'en n'ont pas. Nous pouvons convenir de représenter les lettres de notre alphabet par tel ou tel geste; mais eux, ils ne peuvent pas représenter par des gestes des lettres qu'ils ne possèdent pas.*—Tu raisonnes

comme un philosophe et tu as raison. Que de cœur il a fallu, quel discernement et quelle intelligence pour ouvrir le monde de l'esprit à ces infortunés, que la nature semblait avoir condamnés à l'idiotisme, aussi bien qu'au silence! Qu'il soit béni à jamais, le généreux philantrope qui, le premier, consacra sa vie à l'éducation des sourds-muets.—*Qui est-ce?*—C'est un Français, l'abbé de l'Epée. "L'instruction des sourds-muets, dit-il, consiste à faire entrer par les yeux, dans leur esprit, ce qui est entré dans le nôtre par nos oreilles."—*Mais comment? l'esprit d'un sourd-muet ne ressemble pas au nôtre; son cerveau est malade comme son oreille.*—En êtes-vous sûre, madame? Il y a des *entendans-parlans* dont le cerveau est pauvre aussi; vous pourriez bien croire qu'il est malade, et assurément il y a tels sourds-muets dont le cerveau est meilleur que celui de certaines personnes qui entendent et qui parlent.

Remarquez bien que la surdité ne commence pas toujours avec la naissance. Il y a un grand, un très grand nombre de sourds-muets qui ont entendu et parlé dans leur première enfance. C'est la fièvre typhoïde, la scarlatine, une chute souvent, qui a privé de l'ouïe, ces pauvres enfants. Pourquoi leur cerveau serait-il moins

bon que le nôtre? Quoi qu'il en soit, l'abbé de l'Epée a eu foi dans le cerveau des deux pauvres filles que le hasard lui fit rencontrer en 1753. Elles étaient jumelles et filles d'une pauvre veuve.—*Jumelles?*—Elles étaient nées le même jour. Il se chargea de leur éducation et cet incident décida du sort futur des sourds-muets dans tous les pays du monde.

6. Bientôt l'abbé de l'Epée eut de nombreux élèves qu'il distribua dans quatre pensionnats. Ils étaient 75 qu'il enseignait deux fois par semaine de sept heures à midi. En 1778, l'empereur Joseph II visita la ferme école, et s'y intéressa tant qu'il en parla avec admiration à sa sœur Marie-Antoinette, laquelle n'eut pas de peine à gagner le cœur de son mari Louis XVI. Celui-ci prit sous sa protection les sourds-muets de l'abbé de l'Epée: l'avenir était assuré, l'école-mère des sourds-muets existait.

Combien d'années les enfants restent-ils dans les écoles des sourds-muets en France—Six ou sept ans.—*Et après, que deviennent-ils?*—S'ils sont riches, ils rentrent dans leurs familles, s'ils sont pauvres, ils vont travailler chez un maître, et gagnent leur pain aussi bien que les autres.—*Que peuvent-ils faire?*—Ils sont cordonniers, jar-

diniers, menuisiers, lithographes, tourneurs, relieurs ou sculpteurs sur bois. Pourquoi ne seraient-ils pas aussi bons ouvriers que ceux qui parlent, du moment que l'école a développé leur intelligence ? Ils ont le don de l'imitation. Conduisez les au jardin, ils emploieront comme vous la bêche et le râteau, ils bêcheront et ratisseront la terre, ils metteront la semence des fleurs et des légumes, et ils presseront doucement la terre sous leurs pieds, après y avoir déposé les graines de l'asperge ou de la rose.—*Et s'ils sont cordonniers?*—Ceux-là coupent le cuir et battent la semelle aussi bien que leurs camarades, et ils prennent la mesure de votre pied avec la plus grande attention. Êtes-vous étonnés que les sourds-muets sortis des écoles servent la société aussi bien que nous ?—*J'admire les bienfaits de cet enseignement extraordinaire et les hommes qui s'y dévouent.*

7. Entends-tu George ?—*J'entends et je parle, j'ai bonne oreille et bonne langue, je ne suis ni sourd ni muet.*—Entends-tu quand tu n'écoutes pas ?—*J'entends sans bien savoir ce que j'entends.*—Tu t'expliques bien, ami ; si je te parle et que tu n'écoutes pas, comprends-tu ce que je dis ?—*Assurément non, il me faut écouter de mes deux oreilles et vous regarder de mes deux yeux*

pour comprendre ce que vous dites en français.—N'arrive-t-il pas que tu fais la sourde oreille, c'est-à-dire que tu refuses d'entendre ce qu'on te dit, que tu fais semblant de ne pas entendre?—*Rarement, monsieur.*—L'âne fait souvent la sourde oreille, n'est-ce pas?—*Oui, il est têtu c'est son défaut.*

Entends-tu quand tu dors?—*Non, je dors profondément.*—Sur tes deux oreilles?—*Oui.*—Tu entends, cependant.—*Non.*—Si, tu entends. Ne t'éveilles-tu pas, quand on frappe fortement sur ta porte?—*Oui.*—Te réveillerais-tu, si tu n'entendais pas?—*Vous avez raison, monsieur, nous entendons quand nous dormons, mais nous entendons moins bien que quand nous sommes éveillés.*—Nous voilà d'accord, cher ami.

8. Sens-tu? Sens-tu les odeurs? Voilà une rose, approche la de ton nez. Flaire la, elle doit sentir bien bon. Elle est toute fraîche, il n'y a pas une heure qu'elle est ouverte.—*Qu'elle sent bon, monsieur! Est-ce pour moi?*—Oui, mets la à ta boutonnière.

Prends cette petite bouteille sur le table, flaire. Tu te retires, tu fais la grimace.—*Cette odeur est si forte!*—C'est une odeur piquante. N'aimes-tu pas mieux l'odeur de la rose, que cette odeur d'ammoniaque? Prises-tu?—*Mon*

grand-père prise.—N'as-tu jamais pris aucune prise de son tabac? Ne prends pas l'habitude de priser, car ton odorat perdrait sa sensibilité délicate et tu n'aurais plus de plaisir à respirer les plus doux parfums.—*Je ne prise ni ne priseai jamais, monsieur.*—Aimes-tu l'odeur du bifteck? —*Oui, quand j'ai faim.*—Voilà, c'est une odeur appétissante. Cette odeur n'est-elle pas désagréable pour toi et nauséabonde, à l'heure où tu fais la digestion de ton dîner?—*Très nauséabonde.*

Aimes-tu l'eau de Cologne? — *Beaucoup.*— C'est une odeur fraîche.—Toutes les odeurs ne sont pas fraîches; il y en a qui sont suffocantes. Es-tu jamais entré dans une manufacture de coton ou dans un magasin de laine? Ne suffoquais-tu pas?—*Je suffoquais.*—Et quand tu as été absent huit jours de ta chambre où les fenêtres et les portes sont hermétiquement fermées?—*Je suffoque aussi quand je rentre.*—Quelle odeur de renfermé, cher ami! ouvre vite toutes tes fenêtres.

Ton chien a-t-il bon nez?—*Un nez incomparable.*—Oui le flair du chien est le meilleur du monde. Il a foi dans son nez.

9. As-tu le goût délicat?—*J'ai le mauvais beurre en horreur.*—Je n' en doute pas, si tu n'avais pas d'odorat, goûterais-tu ce que tu manges?—*Oui, car je goûte avec la langue.*—

Uniquement, penses-tu?—*Je le pense.*—Fais cette expérience; ferme les yeux et les narines, et fais déposer sur ta langue une crême à la vanille, puis une crême au chocolat, puis une crême au café. Les distingueras-tu?—*Peut-être.* —Tu percevras les trois fois une saveur sucrée, rien de plus.—*Je ferai, monsieur, cette expérience très agréable.*

10. Nous avous oublié, madame de parler des couleurs. Quelle est la couleur principale? —*N'est-ce pas la couleur blanche?*—Prenez ce prisme triangulaire. Il est de cristal. Vous savez que le prisme décompose la lumière blanche? —*Oui.*—Regardez, voyez-vous le rouge, l'orangé le jaune, le vert, le bleu, l'indigo, le violet?—*Je les vois.*—Ce sont les sept couleurs primitives.—*Il y a beaucoup d'autres couleurs. Il y a le noir.*—Oui, c'est une couleur négative.—*Il y a aussi le rose.*—La rose de George est rose. Et il y a le jaune vert, le bleu vert, le bleu de ciel, le bleu d'eau. Minerve, la fille de Jupiter avoit les yeux bleu d'eau. Et il y a un violet qui est ultra violet. Des nuances sans nombres! Voilà un tapis qui n'est pas précisément brun, il tire sur le brun. Il est brunâtre. Cette feuille de papier n'est pas blanche.—*Elle est presque jaune.*—Elle est jaunâtre.

11. Il est presque onze heures ; je vais écrire sur la planche noire quelques lignes que je vous dicterai demain. Pendant que j'écris sur la planche, écrivez sur le papier. Prenez chacun, sur ma table, un crayon et une feuille de papier.

DIEU ET L'UNIVERS.

"L'univers célèbre la gloire de Dieu. La splendeur des astres, l'inégalité des jours et des nuits, la variété infinie des animaux, des astres, des plantes et des fleurs, la verte parure des prairies, la profondeur des mers, la hauteur des montagnes attestent la puissance du Créateur. L'étoile qui brille au dessus de nos têtes, le nuage qui parcourt les airs, le vent qui souffle, le lion qui rugit, l'oiseau qui chante, l'insecte qui bourdonne, tout dans l'univers annonce la gloire du Créateur. Dieu est partout, il est immense, infini, tout puissant, et toutes ses œuvres sont admirables."

Lisez et relisez ces lignes attentivement. Faites attention à l'orthographe de chaque mot. J'espère que vous ne ferez pas trop de fautes demain, quand vous écrirez sous ma dictée.

XII.

UNE DICTÉE.

1. Le meilleur moyen que je connaisse pour vous apprendre à écrire le français, est de vous faire écrire sous ma dictée. Voici quelques remarques préliminaires. Comme vous, nous commençons nos phrases par une lettre majuscule, et nous commençons aussi les noms propres par une majuscule, mais nous écrivons sans majuscule, les noms des mois, des saisons et des jours: janvier, le printemps, lundi. Notre principale ponctuation se nomme *point*, la plus petite est la *virgule*. Il y a ensuite *les deux-points*, *le point-virgule*, *le point d'interrogation*, *le point d'exclamation*. Il y a aussi *les points suspensifs*. Les voilà entre parenthèses (...)

2. Fermez vos livres, prenez vos papiers et vos crayons. Je commence la dictée. Soyez très attentifs à ma prononciation.

L'univers célèbre la gloire de Dieu. Comprenez-vous? n'y-a-t-il personne qui ne comprenne pas cette petite phrase? Que celui qui ne comprend pas, lève la main. Vous comprenez tous que l'univers célèbre la gloire de Dieu.

L'univers: épelez ce mot, madame.—*L*, ma-

juscule, *u*, lu.—Vous avez oublié de nommer l'apostrophe. Recommencez. — *L*, majuscule, apostrophe *u*, *lu*.—C'est bien. Savez-vous quelle voyelle, l'apostrophe remplace?—Il remplace *e* muet.—Pourquoi ne dit-on pas *le univers*?—Ce serait désagréable à l'oreille.—Oui, les hiatus sont sans harmonie. Recommencez encore à épeler *l'univers*.—*L*, majuscule, apostrophe, *u*, *lu*, *n*, *i*, *ni*; *v*, *e*, *r*, *s*, *vers*, *l'univers*.—Vous haussez le ton sur la première syllabe de ce mot, vous prononcez pauvrement, misérablement la seconde syllabe. C'est un dactyle que vous prononcez. Nous ne connaissons pas ces dactyles en français. Nous ne dansons pas, nous ne sautons pas surtout, dans notre prononciation. Notre parole représente une ligne droite qui respecte loyalement toutes nos syllabes. C'est monotone pensez-vous? Oh! que non. Sans sauter, nous faisons balancer notre ligne droite de la manière la plus gracieuse. Si vous n'aimez pas cette idée d'une ligne droite pour représenter notre parole, je puis vous la décrire comme une ligne courbe, que nous courbons et recourbons à notre fantaisie pour charmer notre oreille et la vôtre. Mais prenez garde, je vous en prie, de ne pas sauter en français, de ne pas faire des lignes brisées. Elles sont belles dans

votre langue, détestables dans la nôtre. Respectez donc la syllabe *ni* dans *l'univers*, autant que la syllabe *lu* et si vous élevez un peu la voix, que ce soit à la troisième syllabe.

3. Mademoiselle, veuillez épeler le second mot, *célèbre.*—*C*, *é* accent aigu, *cé*; *l*, *è* accent grave, *lè; b*, *r*, *e*, *bre*, *célèbre.*— Vous avez là les trois *e*, n'est-ce pas? Quand vous épelez, donnez à ces trois voyelles leur son propre. Ne dites pas *e* accent aigu, *e* accent grave, mais *é* accent aigu, *è* accent grave. Continuez à épeler; *la gloire de Dieu.*—*l*, *a*, *la; g*, *l*, *o*, *i*, *gloi; r*, *e*, *re*, *gloire; d*, *e*, *de; D majuscule*, *i*, *e*, *u*, *Dieu.*

Oi est une diphtongue; n'est-ce pas? Si vous la décomposez, quels sons trouvez-vous? —*Les sons o et a.*—Réunissez ces deux sons et prononcez les rapidement, vous aurez la diphtongue *oi.*

ieu est aussi une diphtongue. Réunissez rapidement les deux sons *i* et *eu* et prononcez *ieu*, *Dieu.*

Voici d'autres diphtongues avec leur décomposition: *ien*, *i-in*, *bien*, *rien*, *le mien; ian* et *ien*, *i-en*, *la viande*, *la patience; oin*, *o-in*, *un point; ion*, *i-on*, *la nation*; *ié*, *i-é*, *la pitié*; *iè*, *i-è*, *la lumière; uin*, *u-in*, *juin; ui*, *u-i*, *juillet; oui*, *ou-i*,

Louis; ouan, ou-an, louange; oua, ou-a, il loua; oue, ou-è, ouest; oè, o-è, la moelle.

4. George, lisez la seconde phrase, sans sauter et n'oubliez pas de respecter toutes les syllabes; n'en mangez aucune, faites les bravement sortir toutes de votre bouche.—*Je vais lire de mon mieux, monsieur* . . . . .—Tu as lu passablement. Comprends-tu cette belle phrase?—*Je pense que oui.*—Le Ciel a-t-il de la splendeur? —*Il en a.*—Les astres en ont-ils?—*Ils en ont.* —Quel est le roi des astres?—*C'est le soleil.*— Il est roi, la lune est reine. C'est la douce reine de la nuit. Peux-tu la regarder et la fixer?— *Je la regarde fixement avec un délicieux plaisir.* —Où est-elle le jour?—*Au ciel, elle ne quitte jamais le ciel.*

Les jours et les nuits sont-ils égaux?—*Non, il y a une grande inégalité des jours et des nuits.*— Ne prononce pas *in-é-ga-li-té*, mais *i-né-ga-li-té.*— *On dit in-fi-ni.*—C'est vrai, mais ne remarques-tu pas que *in* est suivi d'une consonne dans *infini.*—*Oui.*—Parce que *in* est suivi d'une consonne, on prononce *in*, mais dans *iné-galité, in* est suivi d'une voyelle.—*C'est vrai.*—Dans ce cas, tu dois séparer le *n* de *in* et l'attacher à la syllabe suivante.

Dois-je dire in-no-cence?—Non, dis *i-no-cence*

—*Cependant in est suivi d'une consonne*— C'est juste, mais ne vois-tu pas que c'est tout simplement le redoublement de la consonne *n?* *Je—le vois.*—Dans ce cas, prononce *i.*—Prononce de même quand *m* est redoublé, ainsi *immense* prononce *i* ou plutôt *ime, ime-mense.*

Les jours sont-ils aussi longs en été qu'on hiver?—*Ils sont plus longs. En juin ils sont très longs, et les nuits sont fort courtes.*

5. La variété des animaux est grande, n'est-ce pas?—*Elle est infinie.*—Et celle des arbres? —*Infinie.*—Et celle des plantes et des fleurs?—*Infinie.*—Quelle est la couleur des prairies?—*Les prairies sont vertes au printemps.*—Quelle magnifique parure! Y a-t-il au monde une parure plus belle? Tu sais que le vert est la couleur de l'espérance et de la jeunesse, la couleur aimée des petits oiseaux et des marguerites. Aussi les blanches marguerites sont amoureuses du gazon vert.—*Et le gazon vert est amoureux des marguerites blanches.*—J'en suis bien sûr. L'amour est réciproque dans la prairie au printemps. Les marguerites scraient bien malheureuses, si elles aimaient sans être aimées!

6. As-tu vu la mer profonde?—*Oui.*—Qui l'a-creusée?—*C'est Dieu.*—Oui, l'homme ne peut

pas creuser si profondément, ni si largement. Et as-tu vu les hautes montagnes.—*Oui. J'ai été au sommet du mont Washington.*—Tu étais bien haut. Pouvais-tu de là toucher aux étoiles? Étaient-elles encore loin de toi? Pouvais-tu les compter?—*Elles sont innombrables, monsieur.*—Le nombre des étoiles atteste-t-il la puissance de Dieu?—*Oui.*—Et leur éloignement?—*Aussi.*—Et leur grandeur?—*Aussi.*—Et leur brillante lumière?—*Leur nombre, leur éloignement, leur grandeur, leur brillante lumière attestent la puissance de Dieu.*

Tu prononces mal le mot *brillante*, cher ami. Les deux *l* sont mouillées.—Sais-tu prononcer *fi?*—*Oui, c'est facile.*—Et l'anglais *yet?*—Réunis *fi* et *yet*, et tu prononceras parfaitement *fillette*, le diminutif de *fille; fi-iét.* Efface l'accent grave de *fi-iét* et supprime le *t*, tu auras la prononciation de *fille.* Prononce de même *l'étoile brille.*—*Bri-ye.*—C'est celà, et *brillant?*—*Bri-iant.*—Arrêtons-nous un moment à *l* mouillé. Prononcez *travail*, mademoiselle. Remarquez que *l* est mouillé—*Trava-ye.*—Et œil?—*Eu-ye.*—Donnez à *eu* le son qu il a dans *seul* et non pas celui qu, il a dans *deux.*—Prononcez *fauteuil.*—*Fau-teu-ye.*—Soleil.—*So-lè-ye.*—Prononcez de même *filleul, fi-ieul; vieil, viè-ye; grenouille,*

gre-nou-ye; accueil, a-keu-ye; tailleur, ta-ieur; meilleur, mè-ieur; bataillon, ba-ta-ion; papillon, pa-pi-ion; muraille, mu-ra-ye; feuille, feu-ye; bouteille, bou-tè-ye; vieillard, vi-è-iar; orgueilleux, or-geu-ieu.—Prononce *orgueil,* George.—*Or-gueu-ye.*—C'est bien, nous avons fini. Demain nous parlerons des repas, afin que vous puissiez dîner à une table française.

XIII.

LES REPAS.

1. Les forces de l'homme se perdent sans cesse. Pour les réparer, nous avons besoin de boire, de manger, et de dormir. Dieu nous a donné deux grands appétits, la faim et la soif, afin que nous n'oubliions pas de nourrir notre corps; et quand la fin de la journée est venue nos paupières appesanties, nous invitent au sommeil.

Il y a des hommes qui vivent pour manger, ceux-là sont la honte de l'espèce humaine. Boire, manger, dormir; manger, dormir, boire; dormir, boire et manger: quelle ignoble exis-

tence. As-tu faim, George?—*Non, monsieur, j'ai déjeuné.*—Avais-tu faim avant d'avoir déjeuné?—*J'avais grand faim.*—Manges-tu beaucoup au déjeuner?—*Le déjeuner est mon meilleur repas.*—Tu es américain, les Français mangent peu le matin et beaucoup le soir. Ils sont sans appétit le matin.—*Il n'est pas bon de manger beaucoup le soir.*—Je ne suis pas de cet avis, cher ami, je pense, au contraire, que le principal repas doit être celui du soir, après le travail et la fatigue du jour. Il y a si longtemps entre six heures du soir et sept heures du matin. Et comment dormir quand l'estomac crie?

2. Combien de fois manges-tu par jour.—*Trois ou quatre fois.*—Et combien de fois bois-tu?—*Cela dépend de ma soif.*—Combien de fois par jour sens-tu le désir de boire?—*Cela dépend de la nourriture que j'ai prise et des saisons.*—Tu as plus soif, quand tu as mangé du porc salé.—*Oui.*—Et en été quand il fait très chaud—*Oui.*—Bois-tu sans soif et manges-tu sans faim?—*Votre question m'embarrasse, monsieur.*—Pourquoi?—*Vous avez dit qu'il y a des hommes qui vivent pour manger.*—Oh! je suis sûr que tu ne ressembles pas à ces hommes là, toi, tu travailles, tu études, tu penses à nourrir ton esprit aussi bien que ton

corps, tu cultives ton intelligence. Tu n'es pas un pourceau d'Épicure.—*Un pourceau?*—C'est le synonyme de *porc*, et de *cochon*.—*Un cochon quel mangeur, monsieur, quelle vilaine bête! il ne cultive pas son intelligence.*—C'est vrai, boire et manger, voilà sa vie. Comme il pleure, quand vient le moment de mourir.

3. Ecoutez sur ce sujet, une fable de La Fontaine. Elle me fournira l'occasion de grossir votre vocabulaire.

Le Cochon, la Chèvre, et le Mouton.

Une chèvre, un mouton, avec un cochon gras,
Montés sur même char, s'en allaient à la foire.
Leur divertissement ne les y portait pas,
On s'en allait les vendre, à ce que dit l'histoire:
Le charton n'avait pas dessein
De les mener voir Tabarin.
Dom pourceau criait en chemin
Comme s'il avait eu cent bouchers à ses trousses:
C'était une clameur à rendre les gens sourds.
Les autres animaux, créatures plus douces,
Bonnes gens, s'étonnaient qu' il criât au secours;
Ils ne voyaient nul mal à craindre.
Le charton dit au porc, qu' as-tu tant à te plaindre?
Tu nous étourdis tous, que ne te tiens tu côi?
Ces deux personnes-ci, plus honnêtes que toi,
Devraient t'apprendre à vivre ou du moins à te taire:
Regarde ce mouton, a-t-il dit un seul mot?
Il est sage.—Il est un sot,

Repartit le cochon; s'il savait son affaire,
Il crierait comme moi, du haut de son gosier;
Et cette autre personne honnête
Crierait tout du haut de sa tête.
Ils pensent qu'on les veut seulement décharger,
La chèvre de son lait, le mouton de sa laine:
    Je ne sais pas s'ils ont raison;
    Quant à moi, qui ne suis bon
    Qu' à manger, ma mort est certaine;
    Adieu mon toit et ma maison.

4. Quel est le principal personnage de la fable? Où allaient les trois bêtes? S'en allaient elles?—*Oui.* — Elles s'en allaient de chez elles, de chez le fermier, de la ferme où elles avaient vécu, le mouton dans la bergerie, avec ses nombreux frères et ses nombreuses sœurs et avec les jeunes agneaux; la chèvre dans son étable, avec le bouc et les chevreaux; le cochon dans son étable aussi et dans les eaux de la basse-cour. *S'en aller* est un verbe réflechi, n'est-ce pas?—Savez-vous le conjuguer? Placez *en* avant le verbe: Je m'en vais, tu t'en vas, il s'en va, elle s'en va, on s'en va, nous nous en allons, vous vous en allez, ils ou elles s'en vont. *Imparfait:* Je m'en allais. *Prétérit:* je m'en allai. *Parfait:* je m'en suis allé, nous nous en sommes allés, vous vous en êtes allés, ils s'en sont allés. Vous voyez que *en* se place avant

l'auxiliaire *être* dans les temps composés. *Plus-que-parfait:* je m'en étais allé. *Futur:* je m'en irai. Voici la forme interrogative: M'en vais-je? M'en allais-je? M'en allai-je? M'en suis-je allé? M'en irai-je?

5. Comment les trois bêtes s'en allaient-elles à la foire? À pied, à cheval ou en voiture, ou montés sur un char? Allaient-elles à la foire pour s'amuser? Est-ce leur divertissement, George, qui les portait à aller à la foire?—*Ce n'est pas leur divertissement qui les portait.*—On les conduisait à la foire, n'est-ce pas?—*On les y conduisait.*—Oui, on les conduisait sur un char. Qui les y portait?—Pourquoi le charton les y portait-il?—*Il s'en allait les vendre.*—Êtes-vous sûr qu'il s'en allait les vendre?—*L'histoire le dit.*—Ce qui est certain du moins, c'est qu'il ne les menait pas à Paris pour leur faire voir Tabarin.—*Tabarin?*—C'était un bouffon extrêmement comique. Quel plaisir pour les trois bêtes, si elles avaient pu entendre et comprendre les plaisanteries de Tabarin!—*Quand je serai à Paris, monsieur, je ne manquerai pas de voir Tabarin.*—Hélas! cher ami, il est mort depuis deux siècles. Les gloires de ce monde sont passagères!

Dom pourceau voyageait-il joyeusement?—

Il voyageait tristement.—Le cœur déchiré de douleur. Exprimait-il sa douleur, ou bien la renfermait-il dans son cœur? Le cochon est un être très expressif.—*Oui, il criait. Que signifie trousses?*—Des pantalons de ce temps là. Quel spectacle pour un cochon que cent bouchers qui courent après lui! Notre personnage criait assez fort pour rendre sourds ceux qui l'entendaient. Quelle clameur! Il criait comme le dieu Mars, quand il fut blessé devant Ilion.

6. Les deux autres animaux criaient-ils? Comprenaient-ils pourquoi le pourceau criait? Étaient-ils étonnés qu'il criât? Pourquoi étaient-ils étonnés? Eussent-ils été étonnés s'ils avaient mieux compris leur commune situation? N'y avait-il pour eux nul mal à craindre? Leur silence et leur étonnement étaient-ils preuve de bonté, de résignation philosophique ou de bêtise?

Est-ce que l'homme trouvait bon que le pourceau se plaignît? L'homme est un barbare, n'est-ce pas, et un égoiste? N'est-ce pas le moins que puisse faire la victime que de se plaindre et de crier?

Que dit le charretier (*charton* est un vieux mot inusité aujourd'hui) au porc? celui-ci n'avait-il pas beaucoup à se plaindre?—Se

tenait-il tranquille ?—*Il ne se tenait pas coi.*—*Coi* est le synonyme de tranquille.—Tiens-toi coi, George, et écoute quand je parle. Tu n'as pas raison de ne pas te tenir coi, mais dom pourceau avait bonne raison de se démener et de faire du bruit.

7. Est-il vrai que les deux autres animaux soient plus honnêtes que le porc?—*Ils sont plus bêtes.*—Celui-ci est-il disposé à prendre d'eux une leçon de savoir vivre ? Le mouton est-il sage parce qu'il n'a pas dit un seul mot ?—*Le porc dit qu'il est un sot.*—Es-tu de l'avis du porc ou de l'avis du charretier ?—*Je suis de l'avis du porc.*

Le porc sait-il son affaire ?—*Je ne comprends pas.*—Voici des expressions synonymes : connait-il sa situation ? sait-il le sort qui l'attend ? sait-il ce qui lui est réservé.—*Il sait son affaire.* —Et le mouton ?—*Non.*—S'il savait son affaire que ferait-il ?—*Il ferait comme le porc.*—Quoi ?—*Il crierait.*—Fort ?—*De toutes ses forces.*—Oui, de tout son gosier, sur la plus haute note de sa voix, du haut de son gosier. Et comment crierait la chèvre si elle était moins bête et moins aveugle ?—*Elle crierait du haut de sa tête.*—Qu'est-ce que la chèvre pense qu'on veut lui faire quand elle arrivera à la foire ? Et le mouton ? Décharger l'une de son lait, et l'autre

de sa laine est-ce leur faire du mal ou leur rendre service ? Dans la pensée qu'ont les deux sottes bêtes, ne devraient-elles pas chanter en l'honneur du charretier et célébrer sa bonté ? Après tout qui sait ? Les deux bêtes ont peut-être raison de croire, la chèvre qu'on va la traire à la foire, et le mouton qu'on va le tondre. Et pourquoi le porc ne croirait-il pas aussi qu'on va le traire ou le tondre ?—*Impossible, monsieur, on ne tond ni ne trait les porcs.*—S'ils ne donnent ni lait ni laine, à quoi donc sont-ils bons ?—*Ils sont bons à manger.*—Dom pourceau le savait ; aussi dans son cœur, il pleure sa maison, sa douce maison et le toit qui l'a protégé tout l'hiver contre la pluie, le vent et la gelée. Adieu !

XIV.

LES REPAS. SUITE.

1. Le matin, nous déjeunons, vers midi nous prenons le lunch, le soir, à cinq heures, cinq heures et demie ou six heures, quelquefois plus tard, nous dînons. Le dîner est le repas principal, le seul où nous mangions de la soupe.

Il y a des personnes qui dînent au milieu de la journée, vers midi ou une heure : elles soupent le soir à six ou sept heures.

Le lunch se nommait autrefois déjeuner à la fourchette. Vous pouvez encore le nommer ainsi. C'est un déjeuner-dîner, car il est aussi copieux presque que le dîner. Comme au dîner, il y a au lunch du vin, de la viande et des légumes.

Les enfants, les gens de la campagne et certaines familles dans les villes, prennent quatre ou cinq repas par jour. Ils prennent dans l'après-dîner, à quatre heures ou à quatre heures et demie, un repas léger nommé collation ou goûter et dans la matinée aussi une collation, entre le déjeuner et le lunch. Dans les pensionnats on goûte à quatre heures,

2. Vous levez-vous tôt, madame?—*Pas trop tôt. Je descends ordinairement vers sept heures et demie.*—Pour déjeuner?—*Oui, c'est notre heure en été; cependant, nous déjeunons souvent plus tôt, et au cœur de l'hiver plus tard.*—Et toi, George? —*Je prends mon premier repas aux mêmes heures que madame.*—As-tu de l'imagination, cher ami?—*Un peu, je voudrais en avoir beaucoup plus.*—Nous n'en n'avons jamais assez pour embellir nos bonnes pensées et nos émotions de

bonheur; nous en avons toujours trop pour mettre du noir dans nos mauvaises pensées et sur nos douleurs. L'homme d'imagination jouit et souffre plus que les autres hommes.—*N'importe, je voudrais avoir toute l'imagination de Milton.* — C'est un brave et noble souhait. Mais il ne s'agit pas de créer le Paradis perdu, il s'agit seulement de déjeuner sans manger, de passer le beurre ou le sel à des ombres de dames ou de demoiselles.—Veux tu prendre avec moi un déjeuner imaginaire dans une salle à manger imaginaire?—*Avec le plus grand plaisir, monsieur.*—Nous voilà dans la salle à manger.

3. La table est mise. Vois-tu cette nappe, blanche comme la neige, qui couvre la table et descend presque jusqu' à terre. Voilà ta chaise, assieds-toi, et voici la mienne.—*Je vois six chaises autour de la table.*—Oui, nos amis vont déjeuner avec nous. Tu vois que Françoise a mis six assiettes.—*Et six couteaux et six tasses.* —Et six verres et six serviettes.—*Quelles serviettes! monsieur.*—Oui ce sont des serviettes de France, grandes comme quatre serviettes américaines.

Vois-tu l'huilier au milieu de la table? Voilà l'huile et le vinaigre.—*Et voici le sel.*—Il est

dans la salière. Voilà le moutardier et le poivrier. Aimes-tu la moutarde?—*Avec le jambon j'aime la moutarde.*—As-tu jamais mangé une assiette de moutarde.—*Quelle idée!*

4. Écoute. Un jour un paysan qui était venu en ville et qui avait fait d'excellentes affaires au marché, voulut dîner comme les gens riches et manger du meilleur, du plus cher. Il entre chez *Delmonico* . . . . non, c'est aux *Frères Provençaux* qu'il a dîné. Le garçon lui présente la carte, un menu interminable, des œufs sous toutes les formes, dix espèces de soupe, du bœuf au naturel, du rôti, du bifteck (tu sais, George, que nous donnons ce nom au bœuf grillé), des côtelettes de veau, des côtelettes de mouton, du gigot de mouton, de la volaille et du gibier, poulet, pigeon, dinde truffée, canard; du lièvre, des perdreaux, des alouettes . . . —*Des alouettes sur la carte à dîner, monsieur? Manger des musiciens sublimes?*—L'estomac n'a pas d'oreille pour la musique, ni d'âme pour la poésie.—*Mais, monsieur, il n'y avait pas de moutarde sur la carte.*—Il y avait encore des poissons, de la raie, du saumon, du homard, des huîtres et il y avait des pattes de grenouille.—Que penses-tu que le paysan se fit servir, parce qu'il avait la bourse toute pleine d'argent?—*Des*

alouettes et des pattes de grenouille.—Non ; il attendit un moment et comme il remarqua que les gens riches se servaient avec une petite cuiller quelque chose de jaunâtre, qu'ils tiraient d'un petit vase, il se dit que cette chose jaunâtre devait avoir un grand prix, et une saveur exquise. "Garçon dit-il, donnez-moi une grande assiette de cette nourriture jaune." Il mangea sa moutarde avec d'affreuses grimaces, et quand il fut de retour au village, il dit à sa femme et à ses amis que les gens riches avaient le plus mauvais goût du monde, et qu'il se garderait bien de jamais plus dîner à leur table.—*Je ne crois pas cette histoire, monsieur.*—Tu as bien raison.

5. Voici les dames, elles sont assises. Sonne la fille.—*Je la sonne.*—Françoise, il fait froid ici.—Je ne vois ni les pincettes, ni la pelle, ni le petit balai. Arrangez donc le feu, je vous en prie. Balayez un peu le foyer sans faire de poussière. Votre feu est mal fait, je pense; prenez le soufflet et soufflez-le. Tu grelottes, n'est-ce pas, George?—*Oui, monsieur, imaginairement.*—Quel dommage que ton adverbe ne soit pas accepté par l'Accadémie!

Donnez-nous le café, Françoise. Avez-vous des œufs frais? Faites-en bouillir une demi-

douzaine. Aimes-tu les œufs, George?—*Oui*, —À la coque, brouillés ou sur le plat?—*Je les préfère à la coque.*—Prends donc ce coquetier. Passe le sel à madame; passe-moi le pain, un de ces petits-pains. Mets de cette crême dans ton café.—*Cette crême imaginaire, monsieur, est la plus délicieuse des crêmes.*—C'est de la crême parisienne.—*Et ce jambon?*—Il est de Chicago, défie-t'en! Entends-tu la voix de madame? "Françoise, nous dînerons à six heures précises. Mettez votre dîner au feu à temps. Vous savez que nous aimons la viande bien cuite. Faites-nous un bon bouillon et ne le salez pas trop. Quand vous irez au marché, n'oubliez pas d'acheter un morceau de saucisson, commandez du pâté chez le pâtissier, et rapportez-nous de bonnes fraises."

6. *J'ai des curiosités à satisfaire, monsieur, puis-je vous interroger?*—Je t'écoute, mon ami. —*Est-il vrai que les Français se nourrissent principalement de pain?*—Principalement, oui: le pain est la première et la meilleure des nourritures.—*Ils se nourrissent de pain et de légumes. Ils ne mangent presque pas de viande!*—Veux-tu que je te donne une idée de la viande que l'on mange à Paris? Tu ouvriras de grands yeux. J'ai des chiffres sur l'alimentation de Paris pour

l'année 1867. Elle est plus considérable aujourd'hui, car la population de la grande ville augmente sans cesse.—*Quelle est la population de Paris?*—Deux millions d'habitants. Apprends donc combien de viande les Parisiens ont mangé dans l'année 1867. Les chiffres sont exacts et officiels: 341,253 bœufs, vaches et taureaux, 219,641 veaux, 209,619 porcs, 1,707,266 moutons. En tout 2,477,779 animaux.—*C'est incroyable, monsieur. Je pensais que la France avait très peu de moutons. Sont-ce des moutons français que les Parisiens mangent?*—La très grande partie de ces moutons sont français. Pour savoir combien il y a de moutons étrangers dans ce gros chiffre, tu n'as qu' à retrancher 101,837 bêtes venues d'Allemagne, 214 d'Espagne, 4,696 de Hongrie et 2,511 de Russie.—*Que de bouchers il faut pour tuer toutes ces victimes!*—Oui, George, mille sacrificateurs. Quand tu iras à Paris, va les voir au grand abattoir de la rue de Flandre. Quels massacreurs! Des hercules, au gros cou, aux larges épaules. Quel feu dans leurs yeux, et quels muscles! Ne sont-ils pas beaux et terribles en présence de cette armée de bœufs qu'ils abordent sans peur, leurs manches retroussées jusqu' au coude et armés de ces couteaux que tu vois sus-

pendus à leur ceinture de cuir! Regarde, le sacrificateur saisit un merlin et frappe le bœuf entre les deux cornes une seule fois: la puissante bête tombe sur ses genoux et meurt.

7. Et ce n'est pas seulement des bœufs et des moutons que l'on mange à Paris; tu sais que les alouettes ne sont pas épargnées. En 1867, il en est venu aux halles centrales, 1,110,796. Et des bécasses, des cailles, des perdrix, des lièvres, des cerfs, des chevreuils, des daims, des pigeons, des poulets, tous les oiseaux de la ferme! Veux-tu le chiffre? 14,651,203 pièces de volaille et de gibier aux halles centrales seulement!

Je suis entré dans les chiffres; j'y reste encore un moment pour te donner une idée des œufs qu'on mange à Paris, et du beurre et des poissons.

En 1867, il est arrivé aux halles 244,141,155 œufs qui ont été vendus 17,128,993 francs et 52 centimes. Combien coûte un œuf à Paris? Les œufs se vendent-ils moins chers en Amérique? Remarquez bien qu'il s'agit de la vente en gros.

Et le beurre, monsieur?—On en a vendu 11,461,414 kilogrammes pour 30,109,939 francs, 94 centimes. Il faut ajouter à ce chiffre 4,677,-

754 kilogrammes de beurre qui sont arrivés aux marchands et aux particuliers sans passer par les Halles.—Combien de beurre un Parisien mange-t-il par an, George? et un Américain? Combien en manges-tu?

Qu'est-ce qu'un kilogramme, monsieur?—C'est un peu plus de deux livres.—*Je ne puis pas faire de calcul sans avoir la valeur exacte du kilogramme.*—C'est vrai, le kilogramme est égal à 1000 grammes; la livre est égale à 473 grammes, 233 milligrammes.

Voici les poissons; En 1867, il a été vendu aux halles 18,576,287 kilogrammes de marée, et 1,652,382 kilogrammes de poissons d'eau douce. Est-il vrai, madame, que les Français se nourissent presque uniquement de pain et de légumes?

8. Aimez-vous les légumes, mademoiselle?—*Certains légumes, Je n'aime pas la choucroute, ni les navets, ni les betteraves, j'aime les choux-fleurs, les petits-pois, les asperges.*—Et les épinards?—*Je n'en raffole pas; je préfère les carottes et les haricots.*—Les haricots verts?—*Oui.*—Et le céléri?—*Assurément, j'aime notre céléri, le meilleur des céléris; vous n'en n'avez pas de pareil en France.*—C'est vrai. Ne mangez-vous pas de pommes de terre?—*Comment vivre sans pommes de terre!*

Madame, nommez-moi tous les fruits que vous connaissez.—*La pomme, la poire, la pêche, l'abricot, la prune, la cerise, les groseilles, les fraises, les noix, les noisettes, le raisin. Je ne connais pas le nom des raspberries.*—C'est *framboise.*—Les aimes-tu?—*J'aime surtout la confiture aux framboises quoique je préfère encore la confiture aux groseilles.*—Il est onze heures et cinq minutes; à demain, mesdames.

XV.

LA MAISON.

1. Les hommes vivent dans des maisons, des maisonnettes, des chaumières et des palais. Ceux-ci sont les habitations des rois, des princes et des riches; le pauvre habite la chaumière et la maisonnette. Quand il est très pauvre, il est condamné à passer sa vie dans une chaumine enfumée.

Les maisons des campagnes sont plus profondes et plus larges que les maisons des villes; celles-ci sont plus élevées. Les premières ont rarement plus d'un étage et souvent elles n'en n'ont pas; les maisons des villes ont un rez-de-chaussée et trois, quatre ou cinq étages.

Connais-tu la campagne, George? As-tu vu des chaumières? y-a-t-il des chaumières en Amérique?—*Qu'est-ce qu'une chaumière?*—C'est une maison couverte en chaume—*Et le chaume?*—C'est de la paille. Quelle pauvre couverture n'est-ce pas pour protéger la tête de l'homme et le mettre à l'abri de la pluie, du vent, de la neige et de toutes les intempéries du Ciel!—*La chaumine est-elle aussi couverte en paille?*—Oui, c'est une chétive chaumière la maison du plus pauvre paysan, où il fume d'ordinaire.—*Pourquoiy fume-t-il?*—Parce que la cheminée est mauvaise, ou qu'il n'y a pas de cheminée.—*S'il n'y a pas de cheminée la fumée doit sortir de la chaumine par les fenêtres.*—Et s'il n'y a pas de fenêtres?—*Elle sortira par la porte, mais il n'y a pas d'habitation sans fenêtres.*—Il y a la misérable chaumine qui n'a qu'une chambre haute de sept pieds où la porte sert d'entrée et de sortie à l'homme, à la lumière et à la fumie.

"Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des aus,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumnre enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur."

Voilà l'habitant de la chaumière, au soir d'une

journée de travail, et au soir d'une vie de souffrance. Il met bas son fagot pour songer à son malheur: quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde? Y a-t-il un plus pauvre que lui sur cette terre? Que ne peut-il aussi mettre bas le fardeau de l'existence! Est-il vrai qu'il vaut mieux souffrir que mourir, quand la souffrance n'a d'autre terme que la vie, et qu'il ne reste dans l'âme aucune espérance?

"Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme."

Qu'est ce qu'un oreiller, monsieur?—Viens avec moi dans cette chambre à coucher. Vois-tu ce coussin? C'est l'oreiller. On met la tête sur l'oreiller pour dormir. Tu vois qu'il est enfermé dans une taie blanche. Voilà le traversin, il traverse, il s'étend dans toute la largeur du lit. Voilà le matelas: il est de plumes. Aimes-tu les matelas de plumes?—*Non, ils sont trop chauds.*—Il n'est pas sain de dormir sur les matelas de plumes. Les matelas de crin valent mieux. Les meilleurs sont les matelas de laine! Vois-tu sur le lit cette jolie courtepointe de piqué. Lève la courtepointe et tu verras une couverture de laine. Quand il fait froid, on en met deux sur le lit. Les gens frileux en

mettent quatre et sur leurs pieds, un édredon.—*Je hais les édredons.*—Tu as bien raison. Quelle figure tu ferais, si tu devais passer les nuits, comme faisait Prosper Mérimée à Prague, en Allemagne en 1854! "Mon lit se compose d'une couverture des couleurs les plus jolies, d'un mètre de long, à la quelle est boutonnée une serviette qui me sert de drap. Quand j'ai mis cela en équilibre sur moi, mon domestique dépose sur le tout un édredon que je passe toutes les nuits à culbuter et à replacer."

Lève la couverture, voilà les draps de lit.

Lève la tête, voilà le ciel-de-lit et voilà les rideaux de lit.

3. *Me permettez-vous de me laver les mains, monsieur.*—Oui, voilà le lavabo. Y a-t-il de l'eau dans le pot à l'eau? Verse la dans la cuvette.—*J'aime ce savon.*—C'est le savon de Marseille, vous l'appelez en Amérique, savon de Castille. Il n'y en a pas de meilleur. Quand tu te feras la barbe, emploie le savon de Marseille. Voilà un miroir, si tu veux te mirer.—*Et celà, monsieur?*—C'est une toilette. Nous avons pénétré dans la chambre d'une dame. Vois-tu sur la toilette, une grande glace?—*C'est un miroir.*—Un miroir de grande dimension se nomme glace.

4. *Les maisons de France sont-elles comme les nôtres?*—À peu près, mademoiselle. Voici une maison de Paris très ordinaire, elle a mille mètres carrés. C'est bien peu d'espace pour tout ce que le propriétaire y a mis; aussi elle monte très haut. Elle a un rez-de-chausée, un entresol quatre étages et des combles où sont les mansardes. Ici vous diriez que la maison a cinq étages, car vous nommez le rez-de-chaussée premier étage. Que de monde dans cette maison! Au rez-de-chaussée, cinq boutiques et près de la porte cochère, la loge du portier; à chacun des quatre étages trois appartements. —*Qu'est ce qu'un appartement?*—C'est un logement composé de plusieurs pièces. Éh bien! deux de ces appartements dont l'un à droite, l'autre à gauche de la porte cochère se composent chacun, d'une antichambre, d'une salle à manger, d'un salon, de deux chambres à coucher pour les maîtres, d'un cabinet de travail, d'une chambre de domestique et d'une cuisine.—*L'antichambre, est elle à côté du salon?*—Non, elle donne dans la salle à manger, laquelle donne dans le salon. Du salon, on peut aussi passer dans une chambre à coucher, à côté de laquelle est le cabinet d'étude.—*Où est la cuisine?* —Elle donne dans la salle à manger.

Le troisième appartement est situé au dessus des écuries, il est plus petit que les deux autres. Il n'a ni salon ni cabinet de travail.—*Il y a des écuries dans cette maison?*—Il y en a deux avec cinq, six ou sept chevaux, et deux ou trois remises pour les voitures.

5. *Qui occupe l'entresol?*—Il dépend des boutiques. Au bout de celles-ci, il y a des arrière-boutiques.—*Et les mansardes*?—Elles appartiennent aux locataires des appartements inférieurs.—*Combien de personnes ya-t-il dans une maison comme celle-là.*—Un très grand nombre assurément, puisque nous pouvons compter, sans parler des boutiques, douze appartements. Voilà douze familles dans une maison avec leurs domestiques. Si ces familles sont composées chacune de sept personnes, il y a aux appartements quatre-vingt-quatre personnes. Le roi Priam eût pu vivre dans cette maison avec toute sa famille.

Je voudrais bien voir un des salons, monsieur.—Venez, madame, montons ce grand escalier! Il est un peu raide, tenez-vous à la rampe, je vous en prie. Nous y voilà.—*Ce salon est parfumé!*—Oui, c'est le parfum de ces roses, que vous voyez là, sur le piano.—*Et voilà des fleurs blanches.*—Sur la tablette de la cheminée; ce

sont des muguets que vous nommez bien mieux que nous d'un nom qui est aussi beau qu'elles, *les lis de la vallée.*—Venez vous asseoir, madame, sur ce sofa, ou dans ce fauteuil.

6. Aimez-vous le bleu? Tous les meubles sont recouverts de velours bleu. Vous savez que c'était la couleur de Madame de Rambouillet. —*Ce tapis de pied est magnifique.*—Et excellent, c'est le tapis de Turquie.—*Voilà quelques livres sur des tablettes.*—Ouvrez celui-ci, c'est le La Fontaine, illustré par Doré.—*Je le connais.*—Et celui-là, *Le langage des fleurs.*—*Ah ! voilà le muguet ce "Le retour du bonheur"; la germandrée "Plus je vous vois, plus je vous aime".—N'est-ce pas le plus beau des emblèmes? Et le lilas: "Première émotion d'amour." C'est la plus douce.*

Voilà un lustre qui descend du plafond. N'admirez-vous pas ce plafond peint à fresque?—*Si, mais j'admire encore plus cette Vénus de Milo sur ta tablette de la cheminée.*—Cette tablette est bien garnie. Voyez-vous les candélabres, près de la pendule et ces deux vases de Sèvre. *Voyez-vous l'heure, monsieur?*—Oui, madame, il faut nous dire adieu.

XVI.

LE JARDIN.

1. En France, les jardins sont le plus souvent entourés de murs, hauts de sept à huit pieds. On y est chez soi, protégé contre la curiosité des passants. Tous les murs sont couverts d' arbres, de pêchers, de poiriers, de vignes, de brugnons. Au fond du jardin il y a une petite grotte, tapissée de lierre, ou un berceau de cornouillers dont le feuillage touffu et les innombrables branchettes forment une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Au lieu de murs le paysan met autour de son jardin une haie d' aubépine épaisse comme un mur, qui ne laisse passer ni la poule de sa basse-cour, ni le canard de son étang.

Imaginons, George, *imaginons* que nous sommes en septembre au temps des semailles. —*Je me l'imagine, monsieur, mais je ne comprends pas ce que j' imagine.*—Tu ne t' imagines donc rien. Le temps des semailles, c'est le temps où le fermier ensemence ses terres, où il répand sur le sol les semences ou les graines, lesquelles il recouvre ensuite, afin qu' elles germent dans le sein de la terre. Il sème en septembre, pour récolter en juillet et en août.

N'as-tu jamais semé ?—*J'ai semé des fleurs au jardin*—Avant de confier à la terre la semence des fleurs, n'as-tu pas préparé la terre ?—*Je l'ai préparée.*—Avec des instruments?—*Oui; venez au jardin avec moi, monsieur, je vous montrerai nos instruments de jardinage. Nous y voilà.*

2. Oh! ton petit jardin est entouré de murs.—*Oui, c'est presque un jardin français.*—Vraiment. *Voyez-vous mes espaliers, une rangée de pêchers—là contre ce mur au soleil levant? de ce côté ci mes jeunes poiriers; voilà mes vignes qui grimpent sur le mur entre les poiriers. Voyez-vous ce nectarine, le seul que je possède: il nous donne de belles branches et un abondant feuillage, mais peu de fruits.*—C'est *brugnon* qu'on le nomme en français. Tu as des abricotiers en plein vent.—*Oui, ce sont les arbres de ma grand-mère, qui ne donnerait pas un de ces abricots pour les dix meilleures pêches du monde.*

Mais où sont les instruments? Dans ce berceau de cornouillers et de lilas?—*Veuillez vous asseoir, monsieur, à l'ombre de mes cornouillers verts et de mes lilas parfumés. Voyez-vous mes instruments?*—Oui, une bêche, un râteau, une houe, un sarcloir, un arrosoir, une serpe.—*Je n'emploie guère le sarcloir; je me sers de ma*

main pour arracher les mauvaises herbes qui poussent parmi mes fleurs.—Tu sarcles à la main ?—*Et je houe à la main. Quant à la serpe, elle appartient au jardinier. C'est lui qui taille les arbres et qui les débarrasse des branches mortes, et des branches inutiles.*—Il taille les arbres et les émonde.

3. *Voyez-vous, monsieur, cette étrange bête suspendue à une branchette de cornouiller elle a deux cornes et porte sa maison son dos.*—Elle vit dans sa coquille. Elle a eu peur de nos pieds sans doute et s'est refugiée là-haut—

> "Un limaçon, fuyant le sabot meurtrier
> D'un intraitable jardinier,
> D'un poirier en rampant avait gagné le faîte."

Bêches-tu à la main comme tu sarcles à la main ?—*Non, certes, j'emploie la bêche. C'est mon grand, mon premier instrument de jardinage. Quand je veux préparer la terre, avant de lui confier la semence de mes fleurs, je prends d'abord une bêche, et de mon pied droit je l'enfonce dans la terre.*—Et puis tu sèmes tout de suite ?—*Non, j'attends que la terre remuée et retournée par ma bêche ait un peu sèché.*—Afin que tu puisses plus facilement briser les mattes et rendre la terrc plus fine ?—*Oui, et alors je prends une planche.*—Pourquoi ?—*Pour tasser la terre.*

Quelquefois je la tasse de mon pied.—En France à la campagne, on fait usage pour cela d'un sabot, qui est une chaussure de bois. À ce sabot, sous ce sabot, on cloue une petite planche. Le sabot vaut bien mieux que ton soulier pour tasser la terre.—*Je me ferai un sabot, monsieur.*—À la bonne heure. Quand tu as tassé la terre, tu sèmes.—*Oui.*—Et puis?—*J'emploie le râteau, je ratisse, afin de recouvrir la semence de mes fleurs.*—Ton râteau a des dents de bois.—*Je les préfère aux dents de fer qui rendraient mon râteau trop pesant. Savez-vous l'âge, monsieur, de ce fier tournesol qui semble règner sur ces jolies pensées qui vous regardent si curieusement?*—Il n'est pas vieux, quoiqu'il soit grand.—*Il n'y a pas six semaines que j'ai bêché la terre où il est né.*—Il a l'air d'un coq sur son fumier, plein de vanité et dédaigneux. Il se croît de meilleure race que le rosier et plus vigoureux que les chênes qui défient l'aquilon.

"Auprès d'un jeune chêne, espoir d'un beau jardin,
Mais dont la tige frêle et le rare feuillage
Sur quelques palmes de terrain
Traçaient à peine leur ombrage,
Un tournesol tranchait de l'important,
Et, fier de sa prompte croissance,
Étalait avec arrogance

De ses soleils dorés le panache éclatant:
"Vois, disait-il au jeune chêne,
L'été qui m'a fait naître est encor radieux,
Et ma tête s'élève au-dessus de la tienne;
Quatre saisons de plus, et j'atteindrai les cieux."

5. *Quel fou! monsieur. Parler ainsi au chênc qui vivra cent ans, tandis que lui il ne vivra pas cent jours!*—Oui, cher ami, le tournesol est un sot. Combien n'y en a-t-il pas parmi nous de ces tournesols qui ont une vogue de trois jours, qui sont applaudis un moment, et passent en suite méprisés ou oubliés des hommes!

George, tu ne sais pas arroser.—*J'arrose parfaitement.*—Vois donc cette croûte qui couvre la terre où règne ton tournesol, une croûte pleine de crevasses: tu arroses au soleil.—*C'est ma petite sœur qui s'est emparée de mon arrosoir et qui a jeté de l'eau toute froide en plein soleil sur mes pauvres petites pensées. Si le roi du parterre avait plus de bon sens, il lui aurait crié halte-là! Je ne sais où cacher mon arrosoir; il faudra que je le suspende au haut du mur.*

J'ai vu ton jardin que j'admire. N'es-tu pas curieux de voir la grande culture des champs? —*J'en suis très curieux.*—Tu m'as dit que tu pouvais t'imaginer que nous sommes en septembre.—*Oui.*—Pourras-tu demain matin t'ima-

giner que tu es à Paris?—*Très facilement, mon esprit me transporte instantanément partout où je lui commande de me transporter.*—Quelles ailes merveilleuses que les ailes de notre imagination! Tu pourras donc t'imaginer que nous sommes à Paris et que nous en partons en chemin de fer pour aller voir la campagne de France?—*Oui.*—À demain, George, n'oublie pas de mettre tes bottes de sept lieues.

XVII.

LE CHEMIN DE FER.

1. Es-tu prêt à partir, George?—*Oui.*—Nous prendrons le chemin de fer de Lyon.—*Lyon n'est pas la campagne.*—Oh! nous n'irons pas jusqu' à Lyon.—*Il est huit heures, monsieur; à quelle heure part le train?*—Je n'en sais rien, mais je suis bien sûr que nous arriverons plutôt trop tôt que trop tard. Tu pourras satisfaire bien des curiosités. Voyons: prends tes gants, ta petite canne; tu oublies ta casquette.—*Je perds la tête de me trouver ici.*—Calme-toi et partons.

Nous arrivons: "Une gare. Chemin de fer

de Lyon à Paris. Au fond barrière ouvrant sur les salles d'attente. Au fond, à droite, guichet pour les billets. Au fond, à gauche, bancs. À droite, marchande de gâteaux; à gauche marchande de livres."

Voilà un monsieur qui n'est pas calme. Il s'en faut! Est-ce un fou? Comme il marche! il ne finit pas de se promener de long en large. Et quels yeux!—Oui, on dirait qu'il va manger des yeux tous ceux qui entrent ici.—*Écoutez, monsieur, il parle tout seul!*

"Ce Perrichon n'arrive pas! voilà une heure que je l'attends. C'est pourtant bien aujourd'hui qu'il doit partir pour la Suisse avec sa femme et sa fille. . . Des carossiers qui vont en Suisse! Des carossiers qui ont quarante mille livres de rente! Des carossiers qui ont voiture! Quel siècle! Tandis que moi, je gagne deux mille quatre cents francs . . . . un employé laborieux, intelligent, toujours courbé sur son bureau. Il faut absolument que je voie Perrichon avant son départ. Je veux le prier de m'avancer mon trimestre, six cents francs. Il va prendre son air protecteur, faire l'important. Un carossier! ça fait pitié! Il n'arrive toujours pas! On dirait qu'il le fait exprès. (*S'adressant à un facteur qui passe suivi de voyageurs.*)

Monsieur, à quelle heure part le train direct pour Lyon?

LE FACTEUR, *brusquement.*—Demandez à l'employé. (*Il sort par la gauche.*)

MAJORIN.—Merci . . . manant! (*S'adressant á l'employé qui est près du guichet.*) Monsieur, à quelle heure part le train direct pour Lyon?

L'EMPLOYÉ, *brusquement.*—Ça ne me regarde pas! voyez l'affiche. (*Il désigne une affiche à la cantonade à gauche.*)

MAJORIN.—Merci . . . (*À part.*) Ils sont polis dans ces administrations! Si jamais tu viens à mon bureau, toi! . . . . Voyons l'affiche . . . . (*Il sort à gauche.*)"

Je n'aime pas ce monsieur. Il n'èstime pas le travail d'un carossier. Ne comprend-il donc pas qu'il doit du respect à ce Perrichon parce qu'il est parvenu à se faire une fortune considérable?—Tu as raison, il est glorieux de parvenir. —*Il le méprise parce qu'il fait des carosses, ou parce qu'il en a fait. Tout travail n'est-il pas honorable?*—Tu as raison.—*Ne comprend-il pas ce qu'il faut d'activité, de courage, de persistance, d'intelligence pour s'élever par le travail, de la pauvreté à la richesse?*—Tu as raison, mais taistoi. Voilà ton Perrichon qui arrive avec madame

Perrichon et mademoiselle Perrichon. Écoutons les.

2. "PERRICHON.—Par ici ! . . . . ne nous quittons pas ! nous ne pourrions plus nous retrouver . . . . Où sont nos bagages ? . . . (*Regardant à droite; à la cantonade.*) Ah ! très-bien ! Qui est-ce qui a les parapluies ?

HENRIETTE.—Moi, papa.

PERRICHON.—Et le sac de nuit ? . . . les manteaux ?

MADAME PERRICHON.—Les voici !

PERRICHON.—Et mon panama ? . . . Il est resté dans le fiacre ! (*Faisant un mouvement pour sortir et s'arrêtant.*) Ah ! non ! je l'ai à la main ! Que j'ai chaud !

MADAME PERRICHON.—C'est ta faute ! tu nous presses, tu nous bouscules ! je n'aime pas à voyager comme ça !

PERRICHON.—C'est le départ qui est laborieux, une fois que nous serons casés ! . . . Restez là, je vais prendre les billets. (*Donnant son chapeau à Henriette.*) Tiens, garde-moi mon panama. (*Au guichet.*) Trois premières pour Lyon ?

L'EMPLOYÉ, *brusquement.*—Ce n'est pas ouvert ! Dans un quart d'heure !

PERRICHON, *à l'employé.*—Ah ! pardon ! c'est

la première fois que je voyage. (*Revenant à sa femme.*) Nous sommes en avance.

MADAME PERRICHON.—Là! quand je te disais que nous avions le temps. Tu ne nous as pas laissé déjeuner!

PERRICHON.—Il vaut mieux être en avance!.. on examine la gare! (*À Henriette.*) Éh bien! petite fille, es-tu contente? Nous voilà partis! encore quelques minutes, et, rapides comme la flèche de Guillaume Tell, nous nous élancerons vers les Alpes! (*À sa femme.*) Tu as pris la lorgnette?

MADAME PERRICHON.—Mais, oui!

UN FACTEUR, *poussant un petit chariot chargé de bagages.*—Monsieur voici vos bagages; voulez-vous les faire enregistrer?

PERRICHON.—Certainement! Mais avant, je vais les compter . . parce que, quand on sait son compte. . . Un, deux, trois, quatre, cinq, six, ma femme, sept, ma fille, huit, et moi, neuf. Nous sommes neuf.

LE FACTEUR.—Enlevez!

PERRICHON, *courant vers le fond.*—Dépêchons-nous!

LE FACTEUR.—Pas par là, c'est par ici! (*Il indique la gauche.*)

PERRICHON.—Ah! très bien! (*Aux femmes.*)

Attendezmoi là! . . ne nous perdons pas! (*Il sort en courant, suivant le facteur.*)"

3. Ouvre l'oreille, George. Voici l'homme qui parlait tout seul et que tu n'aimes pas. Il s'approche de Madame Perrichon.

"HENRIETTE.—Tiens! monsieur Majorin!

MAJORIN, *à part.*—Enfin! les voici!

MADAME PERRICHON.—Vous! comment n'êtes-vous pas à votre bureau?

MAJORIN.—J'ai demandé un congé, belle dame; je ne voulais pas vous laisser partir sans vous faire mes adieux!

MADAME PERRICHON.—Comment! c'est pour cela que vous êtes venu! ah! que c'est aimable!

MAJORIN.—Mais je ne vois pas Perrichon!

HENRIETTE.—Papa s'occupe des bagages.

PERRICHON, *entrant en courant à la cantonade.*—Les billets d'abord! très bien!

MAJORIN.—Ah! le voici! Bonjour, cher ami!

PERRICHON, *très-pressé.*—Ah! c'est toi! tu es bien gentil d'être venu! . . . Pardon, il faut que je prenne mes billets! (*Il le quitte.*)

MAJORIN, *à part.*—Il est poli!

PERRICHON, *à l'employé au guichet.*—Monsieur, on ne veut pas enregistrer mes bagages avant que j'aie pris mes billets?

L'EMPLOYÉ.—Ce n'est pas ouvert! attendez!

PERRICHON.—Attendez! et là-bas, ils m'ont dit: Dépêchez-vous! (*S'essuyant le front.*) Je suis en nage!

MADAME PERRICHON.—Et moi, je ne tiens plus sur mes jambes.

PERRICHON.—Éh bien, asseyez-vous! (*Indiquant le fond à gauche.*) Voilà des bancs. . . . vous êtes bonnes de rester plantées là comme deux factionnaires.

MADAME PERRICHON.—C'est toi-même qui nous as dit: restez là! tu n'en finis pas! tu es insupportable!

PERRICHON.—Voyons, Caroline!

MADAME PERRICHON.—Ton voyage! j'en ai déjà assez.

PERRICHON.—On voit bien que tu n'as pas pris ton café! Tiens, vas t'asseoir!

MADAME PERRICHON.—Oui! mais dépêche toi! (*Elle va s'asseoir avec Henriette.*)

MAJORIN, *à part.*—Joli petit ménage!

PERRICHON, *à Majorin.*–C'est toujours comme ça quand elle n'a pas pris son café . . . Ce bon Majorin! c'est bien gentil à toi d'être venu!

MAJORIN.—Oui, je voulais te parler d'une petite affaire.

PERRICHON, *distrait.*—Et mes bagages qui sont restés là-bas sur une table . . . . Je suis in-

quiet! (*Haut.*) Ce bon Majorin! c'est bien gentil à toi d'être venu! . . . . (*A part.*) Si j'y allais! . . . .

MAJORIN.—J'ai un petit service à te demander.

PERRICHON.—A moi?

MAJORIN.—J'ai déménagé et si tu voulais m'avancer un trimestre de mes appointements . . . six cents francs.

PERRICHON.—Comment! ici? . . .

MAJORIN.—Je crois t'avoir toujours rendu exactement l'argent que tu m'as prêté.

PERRICHON.—Il ne s'agit pas de ça!

MAJORIN.—Pardon! je tiens à le constater . . . Je touche mon dividende des paquebots le huit du mois prochain; j'ai douze actions . . . et si tu n'as pas confiance en moi, je te remettrai les titres en garantie.

PERRICHON.—Allons donc! es-tu bête!

MAJORIN, *sèchement.*—Merci!

PERRICHON.—Pourquoi donc aussi viens-tu me demander ça au moment où je pars? . . . j'ai pris juste l'argent nécessaire à mon voyage.

MAJORIN.—Après ça, si ça te gêne . . . n'en parlons plus. Je m'adresserai à des usuriers qui me prendront cinq pour cent par an . . . je n'en mourrai pas!

PERRICHON, *tirant son porte-feuille.*—Voyons, ne te fâche pas! . . . tiens, les voilà tes six cents francs, mais n'en parle pas à ma femme.

MAJORIN, *prenant les billets.*—Je comprends! elle est si avare!

PERRICHON.—Comment! avare?

MAJORIN.—Je veux dire qu'elle a de l'ordre!

PERRICHON.—Il faut ça, mon ami! il faut ça!

MAJORIN, *sèchement.*—Allons! c'est six cents francs que je te dois . . . adieu! (*À part.*) Que d'histoires! pour six cents francs! et ça va en Suisse! . . . Carrossier! (*Il disparait à droite.*)

PERRICHON.—Eh bien! il part! il ne m'a seulement pas dit merci! mais au fond, je crois qu'il m'aime! (*Apercevant le guichet ouvert.*) Ah! sapristi! on distribue les billets! . . . (*Il se précipite vers la balustrade et bouscule cinq ou six personnes qui font la queue.*)

UN VOYAGEUR.—Faites donc attention, monsieur!

L'EMPLOYÉ, *à Perrichon.*—Prenez votre tour, vous! là-bas!

PERRICHON, *à part.*—Et mes bagages! . . et ma femme! (*Il se met à la queue.*)"

4. Mettons nous aussi à la queue, cher ami,

derrière Perrichon, afin de ne pas manquer le convoi.

Nous avons nos billets, où est Perrichon?—*Le voilà qui court.*—Courons après lui.

"PERRICHON, *entrant en courant.*—Enfin! c'est fini! j'ai mon bulletin! je suis enregistré!

MADAME PERRICHON.—Ce n'est pas malheureux!

LE FACTEUR, *poussant son chariot vide, à Perrichon.*—Monsieur, n'oubliez pas le facteur, s'il vous plaît.

PERRICHON.—Ah! oui. . . . Attendez. (*Se concertant avec sa femme et sa fille.*) Qu'est-ce qu'il faut lui donner à celui-là, dix sous?

MADAME PERRICHON.—Quinze.

HENRIETTE.—Vingt.

PERRICHON.—Allons! va pour vingt sous! (*Les lui donnant*). Tenez, mon garçon.

LE FACTEUR.—Merci, monsieur! (*Il sort.*)

MADAME PERRICHON.—Entrons-nous?

PERRICHON.—Un instant, . . . Henriette, prends ton carnet et écris.

MADAME PERRICHON.—Déjà!

PERRICHON, *dictant.*—Dépenses: fiacre deux francs . . . chemin de fer, cent soixante-douze francs cinq centimes . . . facteur, un franc.

HENRIETTE.—C'est fait!

PERRICHON.—Attends! impression!

MADAME PERRICHON, *à part.*—Il est insupportable!

PERRICHON, *dictant.*—Adieu, France! reine des nations! (*S'interrompant.*) Éh bien! et mon panama? . . . je l'aurai laissé aux bagages! (*Il veut courir.*)

MADAME PERRICHON.—Mais non! le voici!

PERRICHON.—Ah! oui! (*Dictant*) Adieu France! reine des nations! (*On entend la cloche et l'on voit accourir plusieurs voyageurs.*)

MADAME PERRICHON.—Le signal, tu vas nous faire manquer le convoi!

PERRICHON.—Entrons, nous finirons cela plus tard!"

Disons adieu à ton ami Perrichon, n'est-ce pas, George?—*Oui, j'ai assez de lui. Il n'est plus mon ami. Comment un pareil fou a-t-il pu amasser quarante mille livres de rente!*

Nous allons comme le vent, monsieur.—Nous sommes déjà bien loin de Paris.—*Voilà les champs, les beaux champs de France, des vaches, des moutons . . . Voyez ces deux chevaux qui sautent! Ils vont briser leurs traits ou emporter la charrue.*—Le remorqueur siffle.—*Allons-nous descendre?*—Descendons.

XVIII.

LA FERME.

1. *Voilà des champs sans clôtures, monsieur. Le même fermier possède-t-il cette vaste plaine?* Elle a peut-être cinquante propriétaires.—*Mais où sont les clôtures?*—Comment veux-tu mettre des clôtures à des champs ainsi divisés? —*Sont-ils plus divisés que les nôtres?*—Regarde donc ces lignes. Ne vois-tu pas là toutes les figures de la géométrie?—*En vérité. Oh! voilà un oiseau qui descend du ciel en chantant.*— C'est l'alouette, le plus grand des artistes après le rossignol, celle qui porte à Dieu les prières du laboureur, et qui rapporte du ciel les bénédictions de celui qui fait germer la semence et mûrir les fruits. Viens, couchons nous sur ce beau trêfle à l'ombre de cette haie d'aubépine: les yeux dans l'azur et nos oreilles doucement caressées des chansons qui montent et de celles qui descendent, nous causerons des terres de France.—*J'entends trois chansons invisibles!*— Elles sont parties d'ici que nous avions à peine quitté Paris; elles seront revenues du ciel dans quinze ou vingt minutes.—*Voilà une, deux chanteuses qui partent. Sont elles ivres de musique, de poésie et d'amour?*—Oui.—*Comme elles me*

fascinent! Elles s'élèvent tout droit au dessus de nous en formant de petits cercles et leur chanson ne touche-t-elle pas aussi comme un cercle enchanteur? Quel concert, monsieur!—

2. Causons un peu des champs. Comprends-tu pourquoi les terres de France n'ont pas de clôture?—*Pas encore, mon esprit s'est un peu envolé avec les alouettes.*—Quitte un moment l'azur et regarde à travers la haie.–*C'est une prairie.*—Et au bout?—*Une meule adossée contre un haut mur et des branches sans fruit qui se balancent sur la meule.*—Les branches d'un gros poirier qui a donné au fermier trente paniers de poires. C'est une petite ferme que tu vois, n'est-ce pas?—*Je le devine, mais qu'est-ce que cette meule?*—C'est une meule de paille.—*Le fermier n'a-t-il pas de granges?*—Il en a, mais la récolte a été abondante, elle a rempli ses granges.—*Et il en a fait sortir la paille, qu'il a mise en meule.*—C'est cela.

Le propriétaire de la prairie est-il propriétaire de ce trèfle?—Oui.—*Et de ce champ labouré qui ressemble à un triangle mal fait?*—Non.—*Et de ce petit carré tout vert qui longe un des côtés du triangle?*—Non.—*Et de ces pommes de terre au de là du petit carré?*—Il est en propriétaire.—*Qui cultive donc le triangle?*—Un fermier qui

habite de ce côté-là à une demi-lieue d'ici.—*Et le petit carré?*—Un autre fermier qui habite le hameau que tu vois là-bas à l'horizon. Comprends-tu maintenant que ces champs soient sans clôture?—*Oui, mais comment peut-on reconnaître ses propriétés en France et les protéger?*—Elles ont des bornes, cher ami, pierres étroites et longues, pierres sacrées qui s'enfoncent profondément dans le sol et qui protègent comme les plus puissantes barrières.

Voilà deux instruments aratoires, monsieur, sur le trèfle.—Une herse et un rouleau.—*C'est comme mon râteau et le sabot dont vous avez parlé.*—Oui, en grand. Et voilà une bêche en grand, cette charrue tirée par deux chevaux vigoureux.—*N'emploie-t-on pas ici nos machines agricoles?*—On commence à les employer dans les grandes fermes. On a les faucheuses pour couper les céréales, les faneuses pour la récolte des foins, et les batteuses qui remplacent le fléau d'autrefois.—*Les batteuses battent plus vite que le fléau, mais battent-elles aussi bien?* — Elles battent mieux: elles laissent rarement un grain dans les épis. Et puis, comme elles secouent le grain! quel choc violent! Les œufs des insectes dévastateurs et leurs larves sont détruits par ces vaillantes batteuses que nous entendons ronfler

l'hiver dans la grange du fermier.—*Elles ne ronflent que quelques jours.*—C'est vrai, elles battent en huit jours ce que battaient en trois mois le fléau de pauvres ouvriers, sans cesse et sans repos, dans un nuage de poussière depuis sept heures du matin jusqu' à six heures du soir.

J'entends le chien du fermier qui aboie furieusement.—C'est le grand tapageur de la ferme, qui salue de ses aboiements les vaches et les veaux, les bœufs peut-être qui rentrent de la prairie ou des champs.—*Est il vrai, monsieur, que lès vaches travaillent en France?*—

Il y en a très peu qui travaillent. Il n'est pas possible qu'elles donnent beaucoup de lait le soir, quand elles ont été soumises le jour à de rudes travaux. Dans quelques fermes la vache ou même le taureau vont le matin de très bonne heure, à la saison de la récolte qui réclame toute la force des travailleurs, chevaux, bœufs, mulets, depuis le matin jusqu'au soir, ils vont, dis-je, chercher au champ l'herbe verte qui sera la nourriture de leurs compagnons et la leur. C'est une demi-heure ou une heure d'un travail facile, qui n'est qu'une distraction, un exercice salutaire pour la vache laitière. Trouves-tu mauvais qu'on fasse travailler la vache dans cette mesure ?—*Assurément non.*

Il va être onze heures, cher ami ; il nous faudra reprendre les ailes de notre imagination et repartir pour l'Amérique.—*J'en suis bien triste, car j'eusse voulu voir les bœufs et les mulets qui labourent la terre de France.*—Aimes-tu les bœufs ?—*Je préfère cent fois les chevaux ; le bœuf est si lourd et si lent !*—Il est plus fort que le cheval, son travail est plus calme, plus régulier, et sa nourriture coûte moins.—*Mais que ferez-vous du bœuf au temps de la récolte quand l'orage menace d'inonder la campagne ? Aurez-vous trop de la vivacité, de l'ardeur, de la fougue du cheval pour emporter au galop le char sur vos terres et enlever, avant que soient ouvertes les cataractes du ciel, vos foins et vos froments ?*—Tu as raison, mais que deviendrait-on sans le bœuf dans les montagnes de l'Auvergne, dans les marais du Poitou, dans les Cévennes et le Languedoc ? pays pauvres, chemins mauvais, des pentes rapides qui précipiteraient dans la vallée le plus brave des chevaux, et pour nourriture au milieu des plus rudes travaux l'herbe grossière des marécages !

“ Qui n'a vu, dit M. Villermé, qui n'a admiré dans nos montagnes de la France centrale, une belle paire de bœufs retenant sur le penchant d'un sentier abrupt, le char qui porte à la ville

voisine de lourds fardeaux ou d'encombrantes récoltes? Le poids de la charge fait crier le grossier véhicule, et menace de précipiter l'attelage; mais, calmes dans leur marche autant qu'inébranlables, les boeufs obéissent au conducteur. Ils avancent sans presser le pas, ils modèrent sans secousses la descente du char, et arrivent sans encombre jusqu' à la route où aboutit le sentier. Près de là est un marais où ne poussent que des herbes dures et sans saveur dont ne veut aucun cheval, c'est un peu de cette herbe qu'on donne aux bœufs comme récompense, ou bien quelques tiges sèches de maïs plus dures encore et ils s'en contentent. Demain ils défricheront un bois, et, maintenus dans le devoir par le chant monotone de leur maître ils feront dans ce travail preuve de la même énergie."

Y a-t-il beaucoup de mulets en France?—Il n'y en a guère moins de 400,000.—*Et des ânes?*—Un demi million environ. C'est la bête du pauvre. Il est si sobre.—*Il n'est pas élégant et son braîment n'est pas harmonieux.*—C'est vrai, mais partons, il est onze heures, volons par dessus l'Océan.—*J'ai mes ailes, monsieur, et je sens que nous volons. La tempête souffle et j'entends pleurer et crier sur les flots.*—C'est

Panurge, cher ami, le pleurard, le poltron, qui crie sur le vaisseau du roi Pantagruel, pendant que ses compagnons travaillent à sauver le navire. —*Quels cris! quels cris! C'est la voix de la tempête: "Be, be, bous, bous, bous; mon ami, mon bon père, je noye, je noye, mon ami, je noye. C'est fait de moi, mon ami, c'en est fait. Bous, bous, bous, hu, hu, hu, hu, ha, ha, ha, ha, je noye. Be, be, bous, bous, bobous, bobous, bobous, ho, ho, ho, ho, ho. Zalas, zalas. Cette vague nous emportera. L'eau est entrée en mes souliers par le collet. Je bois l'eau salée. Adieu, mes amis, je noye. Bous, bous, bouououous. Je noye, je meurs, bonnes gens, je meurs.*"—Volons vite, mon cher George, loin de cette scène de désolation.—*Volons, volons, monsieur!*—Nous sommes en Amérique, sains et saufs; rendons grâce à Dieu et détachons nos ailes. Au revoir, cher ami.—*Adieu, monsieur.*

APPENDICE.*

1. VERBE AUXILIAIRE "AVOIR."

MODE INFINITIF.

PRÉSENT, Avoir. PASSÉ, Avoir eu.

PARTICIPES.

PRÉSENT, Ayant. PASSÉ, Eu-ayant eu.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT.	IMPARFAIT.	PRÉTÉRIT (défini).
J' ai,	J' avais,	J' eus,
Tu as,	Tu avais,	Tu eus,
Il, elle, on a,	Il avait,	Il eut,
Nous avons,	Nous avions,	Nous eûmes,
Vous avez,	Vous aviez,	Vous eûtes,
Ils, elles ont.	Ils avaient.	Ils eurent.

PARFAIT, (indéfini).	PRÉTÉRIT antérieur.	PLUS-QUE-PARFAIT.
J' ai eu,	J' eus eu,	J' avais eu,
Tu as eu,	Tu eus eu,	Tu avais eu,
Il a eu,	Il eut eu,	Il avait eu,

* Les verbes *être* et *avoir* sont si importants et d'un usage si fréquent que nous croyons bien faire de les mettre sous les yeux des élèves.

Parfait,	Prétérit,	Plus-que-parfait.
Nous avons eu,	Nous eûmes eu,	Nous avions eu,
Vous avez, eu,	Vous eûtes eu,	Vous aviez eu,
Ils, elles ont eu,	Ils eurent eu,	Ils avaient eu.

Futur,	Futur passé.
J' aurai,	J' aurai eu,
Tu auras,	Tu auras eu,
Il aura,	Il aura eu,
Nous aurons,	Nous aurons eu,
Vous aurez,	Vous aurez eu,
Ils auront,	Ils auront eu.

MODE IMPÉRATIF.

Aie, Ayons, Ayez.

MODE CONDITIONNEL.

Présent.	Passé.
J' aurais,	J' aurais eu,
Tu aurais,	Tu aurais eu,
Il aurait,	Il aurait eu,
Nous aurions,	Nous aurions eu,
Vous auriez,	Vous auriez eu,
Ils auraient.	Ils auraient eu.

MODE SUBJONCTIF.

Présent.	Imparfait.
Que j' aie,	Que j' eusse,
Que tu aies,	Que tu eusses,

PRÉSENT.	IMPARFAIT.
Qu 'il / Qu 'elle / Qu 'on } ait,	Qu 'il eût.
Que nous ayons,	Que nous eussions.
	Que vous eussiez.
Qu'ils / Qu'elles } aient,	Qu' ils eussent.

PARFAIT.	PLUS-QUE-PARFAIT.
Que j'aie eu,	Que j'eusse eu,
Que tu aies eu,	Que tu eusses eu,
Qu' il ait eu	Qu il eût eu,
Que nous ayons eu,	Que nous eussions eu,
Que vous ayez eu,	Que vous eussiez eu,
Qu'ils aient eu,	Qu'ils eusseut eu.

2. VERBE SUBSTANTIF "ÊTRE."

MODE INFINITIF.

PRÉSENT, Être. PASSÉ, Avoir été.

PARTICIPES.

PRÉSENT, Étant. PASSÉ, Été—ayant été.

MODE INDICATIF.

PRÉSENT,	IMPARFAIT,	PRÉTÉRIT (défini).
Je suis,	J'étais,	Je fus.
Tu es,	Tu étais,	Tu fus.
Il, elle, on, c'est,	Il était,	Il fut.

Present.	Imparfait.	Préterit (défini).
Nous sommes,	Nous étions,	Nous fûmes,
Vous êtes,	Vous étiez,	Vous fûtes,
Ils, elles sont.	Ils étaient.	Ils furent.
Parfait. (indéfini.)	Prétéréit. (autiaieur.)	Plus-que-parfait.
J'ai été,	J' eus été,	J' avais été,
Tu as été,	Tu eus été,	Tu avais été,
Il a été,	Il eût été,	Il avait été,
Nous avons été,	Nous eûmes été,	Nous avions été,
Vous avez été,	Vous eûtes été,	Vous eûtes été,
Ils ont été,	Ils eurent été.	Ils avaient été.

Futur.	Futur Passé.
Je serai,	J'aurai été,
Tu seras,	Tu auras été,
Il sera,	Il aura été,
Nous serons,	Nous aurons été,
Vous serez,	Vous aurez été,
Ils seront.	Ils auront été,

MODE IMPÉRATIF.

Sois,
Soyons,
Soyez.

MODE CONDITIONNEL.

Présent.	Passé.
Je serais,	J'aurais été.
Tu serais,	Tu aurais été.

PRÉSENT.

Il serait,
Nous serions,
Vous seriez,
Ils seraient.

PASSÉ.

Il aurait été,
Nous aurions été,
Vous auriez été,
Ils auraient été.

MODE SUBJONCTIF.

PRÉSENT.

Que je sois,
Que tu sois,
Qu'il }
Qu'elle } soit,
Qu'on }
Que nous soyons,
Que vous soyez,
Qu'ils }
Qu'elles } soient.

IMPARFAIT.

Que je fusse,
Que tu fusses,
Qu'il }
Qu'elle } fût,
Qu'on }
Que nous fussions,
Que vous fussiez,
Qu'ils fussent.

PARFAIT.

Que j'aie été,
Que tu aies été,
Qu'il }
Qu'elle } ait été,
Qu'on }
Que nous ayons été,
Que vous ayez été,
Qu'ils }
Qu'elles } aient été.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Que j'eusse été,
Que tu eusses été,
Qu'il }
Qu'elle } eût été,
Qu'on }
Que nous eussions été,
Que vous eussiez été,
Qu'ils }
Qu'elles } eussent été.

3. FORMES INTERROGATIVES ET NÉGATIVES.

(*a*)	ai-je,	est-ce que j'ai,
	as-tu,	est-ce que tu as,
	a-t-il,	est-ce qu' il a,
	avons-nous,	est-ce que nous avons,
	avez-vous,	est-ce que vous avez,
	ont-ils.	est-ce qu'ils ont.
(*b*)	je n'ai pas,	
	tu n'as pas,	
	il n'a pas,	
	nous n'avons pas,	
	vous n'avez pas,	
	ils n'ont pas.	
(*c*)	n'ai-je pas.	est-ce que je n'ai pas,
	n'as-tu pas,	est-ce que tu n'as pas,
	n'a-t-il pas,	est-ce qu'il n'a pas,
	n'avons-nous pas,	est-ce que nous n'avons pas,
	n'avez-vous pas,	est-ce que vous n'avez pas,
	n'ont-ils pas.	est-ce qu'ils n'ont pas.

